

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 40.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 30 SEPTEMBRE 1880

AVIS IMPORTANTS

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

NOTRE PRIME

Nous avons à offrir à nos abonnés, cette année, une prime qui va faire sensation, la plus belle à l'exception d'une seule, de toutes celles que nous avons données depuis l'existence de L'OPINION PUBLIQUE. C'est une grande gravure qui représente la sainte Vierge tenant sur ses genoux le Christ et saint Jean-Baptiste enfants. Rien de plus poétique, de plus charmant que cette gravure; elle éveille les souvenirs les plus religieux, inspire les sentiments les plus suaves. Nous sommes sûrs que ceux qui l'auront vue une fois, voudront l'avoir à tout prix pour la faire encadrer.

Que nos abonnés se hâtent donc de payer ce qu'ils nous doivent afin d'avoir droit à cette prime et que ceux qui ne sont pas encore abonnés à L'OPINION PUBLIQUE se hâtent de le devenir.

Il n'y a pas un pays au monde où les propriétaires de journaux offrent au public autant d'avantages. "Je suis heureux, nous disait quelqu'un, d'être abonné à L'OPINION PUBLIQUE, c'est un journal intéressant et instructif; il forme relié un volume précieux que je conserve avec soin, mais que je puis vendre au bout de l'année assez cher pour me rembourser de ce qu'il me coûte, et j'ai par-dessus le marché une prime qui vaut, à elle seule, le prix de l'abonnement." Rien de plus vrai et ceux qui sont en état d'apprécier ces avantages devraient se faire un devoir de répandre partout L'OPINION PUBLIQUE, de la faire recevoir dans toutes les familles où on sait lire.

Auront droit à notre prime tous ceux qui auront payé leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain et les nouveaux abonnés qui auront payé une année d'avance.

ÇA ET LÀ

Les dernières nouvelles d'Europe sont inquiétantes. La démonstration navale organisée par l'Angleterre n'ayant eu l'effet de décider les Albanais à céder Dulcigno, l'Angleterre est obligé d'avoir recours à la force, et, à l'heure qu'il est, ses canons bombardent peut-être cette ville. Les Turcs refusent d'obéir aux injonctions des puissances de l'Europe.

* *

"Méthode élémentaire de Plain-Chant Romain à l'usage des séminaires, collèges, noviciats, couvents, académies, écoles, etc."

Tel est le titre d'un ouvrage utile que M. Edmond MacMahon vient de publier. L'approbation donnée à cet ouvrage par les autorités ecclésiastiques et les hommes de l'art les plus compétents, nous dispense d'en faire l'éloge.

* *

M. Tarte, pour prouver que nous sommes l'ennemi du clergé, reproduit quelques-uns des articles que nous avons publiés en 1875 pour blâmer la manière dont certains prêtres étaient intervenus dans les élections, mais comme ces articles ne faisaient pas son affaire, sa religion et sa charité, le zèle qui le dévore pour le clergé, lui ont suggéré une excellente pensée. En tronquant quelques-uns de nos écrits où nous protestions, dans un langage violent, contre sa mauvaise foi et celle de ses pareils, il essaya de croire que nos paroles s'adressaient au clergé.

O religion de Tarte et de Tardivel que tu es noble et grande!

* *

On disait, la semaine dernière, qu'il était encore question de l'entrée de M. Mercier dans le cabinet.

Le *Canadien*, effrayé du danger qui menaçait les brebis confiées à ses soins, a crié au loup, et ceux qui ne veulent pas partager ont tremblé de tous leurs membres. Pourtant, il paraît qu'on a bien tort de croire que M. Mercier entrera seul dans le cabinet pour opérer la coalition dont on parle tant. M. Mercier et quelques-uns de ses amis consentiraient à une coalition qui unirait les hommes raisonnables des deux partis pour faire triompher un programme national, mais pas autrement.

Mais les gens raisonnables sont-ils en majorité dans le pays?

* *

Les négociations au sujet de la vente ou de louage du chemin de fer du Nord n'avancent guère, et l'on est porté à croire que M. Chapleau ne se croit pas assez fort pour faire accepter par la Chambre aucun des marchés proposés. On s'est ému dans le monde des affaires, dans toute la province de Québec, et même à Ottawa, en apprenant que des hommes dévoués au Grand-Tronc composaient l'une des compagnies qui voulaient acheter. M. Chapleau a fait disparaître ces appréhensions en déclarant que d'abord rien ne serait fait sans l'approbation de la Chambre, et que, dans tous les cas, le chemin de fer ne passerait pas entre les mains du Grand-Tronc.

* *

M. Tarte ne peut nous pardonner d'avoir été approuvé par quelques journaux

protestants. Mais nous préférons leur approbation à la sienne, parce que ces journaux sont rédigés par des hommes honorables qui disent ce qu'ils pensent.

D'ailleurs, est-ce que M. Tarte ne sait pas qu'en se faisant passer pour l'organe du clergé il fait plus de tort à la religion et au clergé que tous les articles du *Witness* ne peuvent lui en faire.

Ceux qui ont des rapports avec les protestants peuvent constater cela tous les jours. Il est vrai qu'on a bien le droit de nier la vérité des assertions de M. Tarte, mais il en reste toujours quelque chose.

* *

Nous avons exprimé l'opinion que le ministère Freycinet durerait six ou neuf mois; on voit que nous nous sommes peu trompé. Combien durera le nouveau ministère Ferry? A peu près le même temps. Puis viendra, sans doute, Gambetta et avec lui probablement la guerre civile et étrangère qui sera suivie d'une réaction monarchique en faveur du comte de Chambord ou du comte de Paris. Il y a dix ans que nous exprimons cette opinion de temps à autre et cela nous paraît de plus en plus clair.

Le règne des modérés est fini, celui des violents commence.

M. de Freycinet avait cru que l'expulsion des jésuites contenterait les radicaux, il était en faveur d'un compromis qui aurait sauvé les autres congrégations. Eh bien! Ferry qui lui succède comme premier ministre, croira lui aussi avoir assez fait quand il sera rendu à un certain point, mais il se trompera, on le culbutera; Gambetta arrivera et pour ne pas subir le même sort il se lancera dans la voie des violences.

C'est écrit. On aura une guerre civile avec une monarchie pour couronnement. Cela finit toujours par là.

* *

L'arrivée de sir John a jeté l'émoi dans notre monde politique.

On s'agite autour du dieu et on cherche à savoir ce qu'il porte dans son manteau. On l'attendait pour décider une foule de choses, pour faire des nominations et des changements importants. La machine politique ne pouvait marcher sans lui; il est arrivé, elle va reprendre sa course.

Tout dépend de lui, depuis l'entrée de M. Chapleau dans le cabinet fédéral jusqu'à la nomination du nouveau recorder, tout, depuis le Pacifique jusqu'au chemin de fer du Nord.

Quant au Pacifique, il est certain que le projet de le faire construire au moyen seulement d'octrois de terres a échoué, qu'on n'a pas trouvé en Angleterre l'aide qu'on attendait, et qu'on a été obligé en définitive de négocier avec des capitalistes américains et canadiens à des conditions qui vont soulever une vive discussion. Le gouvernement leur accorderait 40 millions d'acres de terre, 30 millions en argent et se chargerait de construire à ses frais la construction d'une des parties les plus dispendieuses du chemin dans la Colombie; on leur abandonnerait tout ce qui a été fait.

Chose étonnante! les principaux capitalistes intéressés dans cette affaire sont l'hon. M. Huntington, l'hon. D.-A. Smith et M. Duncan McIntyre, de vrais libéraux, les ennemis les plus redoutables du parti

conservateur. Ce serait incroyable, si ce n'était pas vrai.

L'hon. M. Huntington, qui a renversé le gouvernement conservateur en 1873 sur la question du Pacifique, serait obligé de le sauver, cette fois, si la même question mettait son existence en danger! Qui dira maintenant que la politique n'est pas une boîte à surprises?

—Quels que soient les arrangements que sir John a faits, disent un bon nombre de personnes, ils vaudront toujours mieux que le système actuel. On se tire d'une mauvaise affaire comme on peut.

—Sans doute, répondent les libéraux, mais, s'il faut payer aussi cher pour le faire acheter que si nous le construisons nous même, il vaudrait mieux le garder.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ce qui sera dit pour et contre.

L.-O. DAVID.

M. FRANÇOIS DEROME

Des circonstances nous ont empêché de publier plus tôt le portrait de M. Derome, mort dans le mois de juillet dernier à Saint-Germain de Rimouski. M. Derome était né à Montréal en 1821, mais il a fait son cours d'études au collège de Ste-Anne, et il a passé une partie de sa vie dans les districts de Québec et de Rimouski. Il commença à exercer la profession d'avocat à Québec et à Montréal, mais ses goûts le portaient vers la littérature et le journalisme. Ses poésies et ses articles ayant attiré l'attention sur lui, on lui confia la rédaction des *Mélanges Religieux* en 1851 et en 1855 il devenait rédacteur en chef du *Canadien* et défendait avec habileté le ministère Hincks-Morin. En 1857 il était nommé protonotaire du district de Rimouski et garda cette position jusqu'en 1878. Il rentra dans le journalisme et rédigea pendant l'automne de 1878 la *Gazette d'Ottawa*. Sa plume était un peu rouillée et sa santé trop délicate pour lui permettre de reprendre avec succès la carrière du journalisme. Il retourna à Rimouski et sa santé alla toujours déclinant.

M. Derome a été l'un des meilleurs écrivains et poètes de son temps. Il avait de l'instruction, de la facilité et une souplesse d'esprit assez remarquable. Il parlait bien et ses discours comme ses plaidoiries étaient généralement estimés.

Il avait épousé une sœur de sa Grandeur Mgr Langevin et de l'hon. M. Langevin.

L.-O. D.

L'EXPOSITION

Il n'y a qu'une voix pour proclamer que l'exposition de Montréal a été un grand succès sous tous les rapports. Aussi que de masses de visiteurs et d'étrangers elle a mis en mouvement? Quelle foule a pendant deux semaines envahi notre cité, encombré nos rues et nos places publiques, foulé le terrain de l'exposition! Sans doute il y a eu des mécomptes, des déceptions, par exemple ceux qui sont venus les premiers jours croyant l'exposition complète, sont retournés en maugréant, mais en général on a été satisfait.

D'abord on s'accordait à dire que la vue du terrain de l'exposition, de ses élégantes

constructions, de ses kiosques et de ses pavillons était des plus agréables. L'élégance et la solidité de ces constructions font honneur aux architectes et entrepreneurs MM. Ostell et Laberge. Ces messieurs ont fait vite et bien.

Les produits exposés étaient aussi nombreux que remarquables et constataient d'une manière frappante le progrès rapide que l'industrie agricole et manufacturière fait dans notre pays. Des étrangers distingués et émerveillés de ce qu'ils voyaient et ne s'imaginaient pas que dans un pays si jeune on pût faire une si belle exposition. Sans doute certaines branches laissaient à désirer, mais d'autres offraient à l'admiration des produits inférieurs à ceux d'aucune autre nation.

Le département des voitures et des instruments agricoles, par exemple, était des plus remarquables. Les voitures et les ouvrages domestiques ont fait briller cette fois encore, d'une manière éclatante, le goût et l'habileté de nos compatriotes. A l'élégance et à la solidité d'un grand nombre d'articles on reconnaissait l'origine française de ceux qui les avaient faits. Sous ce rapport nous serons toujours difficiles à surpasser.

Les amusements n'ont pas manqué et à l'exception de l'illumination du port qui a été un fiasco, le reste a été fort apprécié. Les feux d'artifice, les courses et la musique ont surtout été goûtés par la foule.

En somme les organisateurs de cette exposition, tous ceux qui ont contribué à son succès par leur travail ou leur argent, ne doivent pas regretter ce qu'ils ont fait et Montréal a prouvé qu'elle sait faire les choses quand elle veut.

L.-O. D

CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 26 septembre 1880.

Il m'est impossible, en ce moment, de rester étranger au double courant politique qui agite tant de cervelles américaines, fait gémir tant de presses et couler tant d'encre...

Il faut payer mon tribut à cette faiblesse humaine, je dois me ranger sous une bannière quelconque, me passionner pour Hancock ou Garfield, et rouler des yeux féroces à quiconque ne pense pas, ne juge pas comme moi.

Je dois aussi croire à la vertu de mon candidat, l'aimer et le servir; avaler toutes ses promesses les yeux fermés, et voter deux fois, si je peux, pour lui.

Avant de me décider, je veux examiner les partis qui se disputent nos suffrages; je commence par les républicains: *Ab jove principium*.

Ces messieurs, il me semble, abusent un peu de notre crédulité; à les entendre, nous roulons tous sur l'or, et le commerce est si prospère que le mot—misère—doit être supprimé dans le vocabulaire américain.

La vraie vérité vraie, c'est que nos hommes d'Etat confondent les affaires du pays avec les leurs propres: comme ils sont tous très riches, ils veulent nous persuader que nous le sommes aussi. S'ils croient cela, c'est qu'ils sont myopes! et s'ils ne le croient pas, ce sont des hypocrites!

Maintenant, passons aux démocrates.

Ce parti manque d'unité et de programme; pour vaincre, il est obligé de s'allier à ceux qui veulent une émission indéfinie de papier monnaie et que l'on nomme *greenbackers*. Il accepte aussi la coopération des socialistes et du *labor party*; en un mot, c'est la faction des mécontents, devenue légion, et qui s'appellera peut-être dans un mois la majorité!

Hancock est le chef de cette vaste phalange, j'ai presque envie de m'enrôler sous le drapeau de ce général qui a toujours conduit ses troupes à la victoire.

* *

Les élections qui viennent d'avoir lieu dans le Maine sont un sujet d'étonnement aussi bien pour les démocrates que pour les républicains. Au moment même où l'illustre Blaine criait à la corruption, à

l'infamie, à la trahison, son parti obtenait une majorité définitive.

Cet événement a tellement bouleversé mon esprit, que ces vers sont nés d'eux-mêmes sous ma plume:

L'homme le plus heureux du Maine
C'est Blaine,
Qui triomphe sur ce vieux coq
D'Hancock.
Et pourtant ce guerrier prospère
Espère
Enfoncer les républicains
Taquins.
New-York à sa vieille moustache
S'attache,
Et la Louisiane, Dieu merci!
Aussi.
Devant ce preux la Caroline
S'incline,
Et pour lui seul le Missouri
Sourit.
L'Alabama et la Floride,
Aride,
Le proclament, du fond du cœur,
Vainqueur!

Si ce vaillant général apprend combien je l'admire, je n'ai qu'à bien me tenir si je ne veux pas avoir les phalanges brisées sous sa poignée de main sympathique!

Ce n'est pas une main qu'il a, c'est un étou: on prétend qu'il est capable d'assommer un bœuf d'un coup de poing!

C'est, du reste, le plus bel homme de l'armée; il a six pieds deux pouces de taille.

Pendant la guerre de géant que se faisait la grande nation, sa seule présence sur le champ de bataille équivalait à une armée de quarante mille hommes!

C'est l'opinion de tous les soldats de ce temps là; Grant lui-même l'a dit je ne sais combien de fois.

Sa valeur guerrière, l'ardeur personnelle qu'il déployait au combat l'a fait surnommer le maréchal Ney des Etats-Unis.

Comme lui, il se lançait dans la mêlée; comme lui, il combattait corps à corps, faisait le coup de feu au premier rang et avait l'art de transformer une panique en victoire, rien que par l'explosion de sa colère formidable au milieu des rangs ennemis.

Oh! si notre belle France avait eu vingt généraux de ce calibre dans sa dernière guerre! je réponds que les Allemands n'auraient pas lieu d'être si orgueilleux aujourd'hui!

* *

Un soir, après un combat acharné qui avait duré toute la journée, il envoya son rapport au général Meade, son supérieur.

Il était ainsi conçu:

Général, j'ai l'honneur de vous informer que ma division est devenue maîtresse des positions que nous avions devant nous. Nous avons éprouvé des pertes très sensibles, mais la victoire est venue couronner nos efforts....

—Ah! s'écrie le général, quelle belle journée et combien il me tarde de complimenter moi-même ce brave des braves. Dites-lui que je l'attends pour dîner demain.

L'aide de camp, à qui cet ordre s'adressait, ne répondait pas.

—Il faut qu'il vienne, je l'ordonne, réitére le commandant en chef.

—Mon général, c'est impossible!

—Impossible, pourquoi cela?

—Il m'avait bien défendu de vous le dire, répondit piteusement l'envoyé...

—Que lui est-il arrivé?

—Le général Hancock a reçu une balle dans la poitrine, et j'ignore s'il en reviendra!

Il lui fallut plusieurs mois pour se rétablir de sa blessure.

Mais la guerre n'était pas terminée; on le vit de nouveau à Gettysburg conduire ses bataillons à la victoire.

On cite de lui, dans cette affaire mémorable, un autre trait de courage viril et d'abnégation.

Pendant plus d'une heure, il se trouve lui et son armée, exposé à une canonnade furieuse qui fauchait les rangs comme des épis.

La tactique militaire obligeait ces braves à se sacrifier; la victoire était à ce prix!

Un officier, moins stoïque que les autres, vint trouver le brave Hancock et lui dit:

—Mon général, j'ai l'honneur de vous informer que si nous restons là encore

une heure, il ne restera plus un seul homme debout.

—Eh bien, répondit-il, puisque le salut de la patrie l'exige, préparons-nous à mourir.

Et il entonna à voix basse, en français, le chant des Girondins:

Mourir pour la patrie,
(C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie...)

ANTHONY RALPH.

LES ORIGINES DE LA CRISE EN IRLANDE

Sous ce titre, la *Revue des Deux Mondes*, a publié, mercredi, 1er septembre, une très intéressante étude de M. Edouard Hervé, sur les précédents historiques de la question irlandaise. L'agitation et l'excitation croissantes qui règnent en ce moment en Irlande donnent à cette étude rétrospective un incontestable caractère d'actualité.

Voici d'abord un court préambule dans lequel M. Edouard Hervé explique son but et sa pensée:

Pour la cinquième fois depuis un siècle, la situation critique de l'Irlande est l'objet des préoccupations les plus sérieuses du gouvernement et du public anglais. Le moment paraît donc opportun pour tracer rapidement le tableau des événements qui ont précédé et préparé la crise actuelle.

Trois grandes questions, pendant les cent dernières années, ont tour à tour ou simultanément agité l'Irlande: la question de l'autonomie législative, celle de la liberté religieuse et enfin la question agraire.

La première des trois questions ne pourra jamais être tranchée dans un sens conforme aux réclamations des Irlandais. L'Angleterre compromettrait d'une manière trop grave son unité politique, constituée au prix de tant d'efforts.

La deuxième question, celle de la liberté religieuse, est aujourd'hui résolue dans les conditions les plus larges par l'émancipation des catholiques et par le *disestablishment* de l'église anglicane d'Irlande.

La troisième question est toujours pendante. Les efforts faits pour la résoudre, notamment par M. Gladstone, n'ont pas réussi, jusqu'à présent, à calmer les passions opposées où à satisfaire les intérêts rivaux.

Ce sont ces trois questions dont nous allons étudier la naissance et le développement dans les pages qui suivent.

Au début, nous rencontrons une grande figure, celle du second Pitt, qui était premier ministre depuis six ans, lorsque éclata la révolution française. Voici comment en parle M. Edouard Hervé:

Cet homme extraordinaire, investi, dès l'âge de vingt-quatre ans, dans un pays libre, d'un pouvoir égal à celui dont avaient joui un Ximènes et un Richelieu dans des monarchies absolues, n'en avait usé jusqu'alors que pour pratiquer une sage politique et réaliser d'utiles réformes. Il avait défendu la prérogative royale sans sacrifier les privilèges du parlement et les droits du pays; il avait rétabli l'équilibre financier sans rendre trop lourd pour les contribuables le poids des impôts; il avait donné à l'empire anglo-indien une chartre nouvelle qui conciliait dans une juste mesure l'autorité légitime de l'Etat et les intérêts respectables de l'antique Compagnie des Indes. Supprimez la révolution française ou retardez-la de vingt ans: Pitt serait mort avec la réputation d'un ministre pacifique et réformateur respectueux des libertés publiques, économiste de l'or et du sang de ses concitoyens. Tant il est vrai que, si les hommes d'Etat dirigent souvent les événements, parfois aussi les événements les dominent et les emportent loin de leur but.

Parmi les réformes que Pitt aurait voulu accomplir, figura longtemps la réforme électorale. Après diverses tentatives infructueuses pour la réaliser, non-seulement il renonça à cette idée, mais il en devint l'énergique adversaire. Ce furent les excès des révolutionnaires de France qui le firent changer de sentiment à cet égard. Cette réforme, qui devait arriver à son heure, dans des circonstances plus

opportunes, fut donc pour longtemps retardée.

Toute pensée de réforme électorale étant abandonnée, Pitt se préoccupa, bien qu'avec une extrême prudence, des moyens d'étendre à tout le Royaume-Uni les bienfaits de la liberté religieuse par l'émancipation des catholiques d'Irlande. Après avoir expliqué à quelles difficultés intérieures le ministre favori de Georges III allait se heurter dans ce hardi projet, M. Edouard Hervé continue ainsi:

Tel était l'état des esprits, lorsque la révolution française vint soulever dans les trois royaumes des sentiments très divers. Accueillie en Angleterre et en Ecosse, d'abord avec froideur, puis avec aversion, elle provoqua l'enthousiasme en Irlande, du moins parmi les catholiques et leurs alliés. Non seulement les principes de liberté politique et religieuse proclamés au début de la révolution étaient faits pour plaire à tous les mécontents d'Irlande, c'est-à-dire à la grande masse de la population; mais la guerre qui éclata bientôt entre la France et l'Angleterre était une circonstance singulièrement favorable pour eux, soit qu'ils voulussent seulement profiter des embarras du gouvernement anglais pour lui arracher les réformes qu'il leur refusait, soit qu'ils eussent la pensée plus hardie et plus dangereuse de détacher complètement leur pays de la couronne d'Angleterre.

Dès le premier jour, ces deux tendances opposées se manifestèrent chez les chefs du mouvement. Tandis que les uns visaient simplement à obtenir pour les catholiques l'égalité politique et la liberté religieuse, les autres ne reculaient pas devant la pensée d'une insurrection ayant pour but la constitution de l'Irlande en république indépendante. Les premiers formèrent à Dublin un comité qui devait poursuivre des réformes législatives par les voies régulières et légales; les autres créèrent, sous le titre de société des Irlandais Unis, une vaste association qui, sous l'influence de quelques-uns de ses membres les plus importants, devint le cadre d'une future armée insurrectionnelle.

Le comité de Dublin reçut de nombreuses adhésions. La plus importante fut celle d'Edmond Burke. Ce personnage illustre était né à Dublin en 1730; il avait quitté sa ville natale à vingt-trois ans pour venir à Londres se jeter dans la vie littéraire et politique; mais il avait gardé une vive et sincère affection pour son pays; et sous les ministères libéraux dont il avait été le collaborateur ou le conseiller, il avait puissamment contribué aux mesures prises, à diverses reprises, en faveur de l'Irlande. Son concours était précieux à plus d'un titre. Burke était l'un des trois premiers orateurs de l'Angleterre; il en était, sans comparaison, le premier écrivain politique. Personne ne possédait, au même degré que lui, le don d'intéresser le public à une question. Il se passionna pour les réclamations des catholiques irlandais, comme il s'était passionné pour les souffrances des populations de l'Inde anglaise, opprimées par les agents de la Compagnie, comme il allait se passionner pour les malheurs de la famille royale et de la noblesse de France, décimées par l'échafaud révolutionnaire. Il écrivit, en 1792, à un membre du parlement irlandais, sir Hercule Langrishe, une lettre qui fut reproduite par tous les journaux, et qui fit plus pour la cause des catholiques d'Irlande que de longs discours ou de volumineux ouvrages. Il envoya à Dublin, pour servir de secrétaire au comité, son fils unique, Richard, sur lequel il fondait de grandes espérances, bientôt déçues par une mort prématurée. Burke s'était déjà prononcé avec éclat contre les principes de la révolution, son nom était une réponse à ceux qui auraient été disposés à considérer la cause des catholiques irlandais comme solidaire de celle des révolutionnaires français.

Encouragé par une adhésion si importante, sir Hercule Langrishe présenta au parlement irlandais, dans le cours de cette même année 1792, un *bill* en faveur des catholiques. La réforme proposée était bien modeste. Elle n'accordait pas aux



EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE ET DE LA SOCIÉTÉ DES PRODUCTEURS DE FRUITS DE LA PROVINCE DE QUEBEC

catholiques le droit électoral ; elle le maintenait seulement aux protestants qui épousaient des catholiques, à la condition que le mariage fût célébré par un ministre anglicain. Elle permettait d'ouvrir des écoles sans l'autorisation de l'évêque. Elle abolissait, en outre, quelques dispositions législatives véritablement exorbitantes. Si timide que fut cette proposition, elle rencontra des adversaires, et elle n'aurait peut-être pas passé sans l'appui que lui donna le gouvernement. Le lord lieutenant ou vice-roi d'Irlande, lord Westmorland, était complètement acquis aux vieilles maximes d'intolérance, ainsi que l'un de ses deux principaux collaborateurs, le chancelier John Fitzgibbon. Le secrétaire principal pour l'Irlande, M. Hobart, avait heureusement des idées plus larges. D'ailleurs, les instructions de Pitt étaient formelles. M. Hobart, au nom du gouvernement, se prononça en faveur du bill.

L'année suivante, ce fut le gouvernement qui prit l'initiative d'une nouvelle réforme. M. Hobart présenta au parlement irlandais un *bill* beaucoup plus important que celui de Sir Hercule Langrishe. La proposition Hobart établissait la liberté d'enseignement, si précieuse pour les catholiques ; elle les faisait électeurs, mais non pas encore éligibles ; enfin elle les admettait à un certain nombre d'emplois civils et militaires, les moins importants, il est vrai. Ce n'est pas tout ce qu'on réclamait ; toutefois, c'était déjà un sérieux progrès. Aussi, la résistance du parti protestant fut-elle extrêmement vive. Fitzgibbon protesta énergiquement auprès du gouvernement central. On ne tint pas compte de ses réclamations, et il fut obligé, comme chancelier, d'apposer sur la nouvelle loi le sceau de la couronne d'Irlande.

Les catholiques venaient donc d'obtenir coup sur coup deux succès qui auraient dû les encourager à persévérer dans la voie légale. Malheureusement, les nouvelles qui arrivaient de France, en surexcitant leurs espérances, leur enlevaient la sagesse qui leur aurait été si nécessaire. Déjà la direction du comité de Dublin échappait aux modérés pour passer aux mains des violents. Richard Burke, découragé, donna sa démission de ses fonctions de secrétaire et revint en Angleterre.

L'impatience des catholiques était d'autant plus regrettable qu'à ce moment même il se produisait en Angleterre une circonstance heureuse pour eux. Burke n'était pas le seul homme considérable du parti whig sur lequel les excès de la révolution française eussent produit une profonde impression. Dans le courant de 1793, une fraction importante de ce parti, ayant à sa tête le duc de Portland, se sépara de Fox et se rallia franchement au gouvernement. Le duc de Portland descendait de Bentick, ce page de Guillaume d'Orange qui suivit son maître en Angleterre, où il fut pendant de longues années son confident le plus discret et son ami le plus sûr. C'était un homme d'une médiocre intelligence, mais d'un caractère extrêmement honorable. Sa grande fortune et ses puissantes relations lui avaient fait dans son parti une situation assez considérable pour qu'on eût cru devoir lui donner la présidence nominale du ministère de coalition qui avait précédé celui de Pitt, et dans lequel figuraient des hommes aussi importants que Fox et lord North. Il n'en consentit pas moins à accepter, sous son jeune successeur, le poste de secrétaire d'Etat de l'intérieur. Plusieurs de ses amis entrèrent avec lui aux affaires.

Pitt pensa qu'un des membres de ce groupe politique serait bien placé pour représenter et faire triompher en Irlande une politique de conciliation. Il songea à lord Fitzwilliam, personnage de grande naissance, auquel ses amis prêtaient beaucoup de mérite. Il le nomma lord-Lieutenant en remplacement de lord Westmorland. Il pensait avec raison que ce choix serait agréable aux catholiques. Il espérait, en outre, qu'un vice-roi appartenant à l'une des grandes familles du parti whig pourrait mieux que tout autre rallier au gouvernement une partie des libéraux irlandais. Pour lui faciliter sa tâche, il

entra lui-même en relations avec Henry Grattan, le chef le plus modéré et le plus honorable de l'opposition protestante en Irlande.

Grattan, qui a laissé parmi ses concitoyens un nom populaire et respecté, était à cette époque l'homme le plus considérable de l'Irlande. Né à Dublin en 1746, il avait été élevé au collège de cette ville, à côté de John Fitzgibbon, qu'il devait retrouver plus tard comme adversaire, sur les bancs du parlement. Après avoir fait son droit à Londres, il revint exercer la profession d'avocat dans son pays natal. Ses succès au barreau le conduisirent à la vie politique. Il était protestant, par conséquent éligible. En 1775, il entra au parlement irlandais, grâce à l'appui d'un grand seigneur libéral, le comte de Charlemont.

Peu de temps après la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, à l'occasion de l'insurrection des colonies anglaises de l'Amérique du Nord. Ce fut une circonstance heureuse pour l'Irlande. La France, sous Louis XVI, avait une belle marine : elle pouvait tenter un débarquement avec certaines chances de succès. En Angleterre, on était fort inquiet. Grattan comprit que, pour tirer parti de cette situation, il fallait avant tout rassurer le gouvernement anglais sur la fidélité de l'Irlande. Il fut l'un des promoteurs d'une vaste organisation de volontaires irlandais destinés à lutter, s'il y avait lieu, contre une invasion française. Cette attitude de la part de Grattan, n'était pas simplement le résultat d'une tactique. Il était sincèrement convaincu que l'Irlande n'avait aucun intérêt à se séparer de l'Angleterre. Il ne désirait pour son pays que la liberté politique et l'égalité religieuse. Ses efforts ne furent pas complètement stériles. Un *bill* voté sur sa proposition apporta un premier adoucissement au sort des catholiques. Il remporta un autre succès moins durable et peut-être moins utile. Il obtint, en 1782, sous le ministère libéral de lord Rockingham, l'indépendance législative du parlement irlandais.

EDOUARD HERVÉ.

(La fin au prochain numéro.)

LISTE ALPHABÉTIQUE

DES BARBARISMES LES PLUS RÉPANDUS PARMI NOUS, AVEC LES BONNES EXPRESSIONS FRANÇAISES EN REGARD.

N. B.—Par le mot *Voir* on renvoie le lecteur à la définition donnée dans le Vocabulaire.

A brasse corps, dire A bras le corps.
Acculer les souliers ; voir Eculer.
Adresser une assemblée ; dire Haranguer.
Affiquots, voir Affiquets.
Affiler sur la meule, dire plutôt Aiguiser ou Emoudre. On *Affile* avec une pierre nommée pour cela Affiloir.
Airs d'une maison, voir Etres.
Allégué ; dire Allégation.
Allspice ; dire Poivre de la Jamaïque.
Ampas ; voir Lampas.
Anglifler ; dire Angliciser.
Arrêche de poisson ; dire Arrête.
Aubelle ; voir Aubier.
Avancé ; voir Assertion.
Bacul ; voir Palonnier.
Bâdrer ; dire Tanner, Ennuyer.
Baking powder ; dire Poudre à levain.
Balancine, jeu ; voir Balançoire.
Ballast-ground ; dire Lieu de délestage.
Ballier ; dire Balayer.
Bar ; dire Buvette, Comptoir d'Auberge, Cantine.
Barbot (en écriture) ; voir Pâté.
Bargain ; dire Marché.
Bar-keeper ; dire Cabaretier, Cantinier.
Barley ; voir Orge.
Batteux ; voir Batteur au mot Batteuse.
Bay-window ; voir Fenêtre en tour ronde, Cul-de-lampe.
Beam ; dire Poutre.
Beans ; dire Fèves.
Bed ; voir Banc-lit, dire Lit de camp.
Beef-stake ou Stake ; voir Bifteck.
Belt ; dire Ceinturon.
Béquille ; voir Echasse.

Bill of lading ; voir Connaissance.
Bitters ; dire Absinthe.
Black ball ; voir Cirage.
Black-eye ; dire Œil poché.
Bol de toilette ; voir Cuvette.
Bolt ; voir Boulon.
Bombarbe ; voir Guimbarde.
Bombe ; voir Bouilloire.
Boom ou Bôme ; dire Estacade, Barrage.
Boot-tree ; voir Embouchoir.
Bouragan ; voir Bouracan.
Boss ; voir Chef d'atelier.
Botter ; dire Rogner.
Boucharde, voir Laie.
Bow-saw ; dire Scie à chantourner.
Boyard ; voir Civière et Brancard.
Braid, Brédi, Miret ; dire Milleret.
Brancard, au jeu de cartes ; voir Talon.
Branch-man (pompier) ; dire Porte lance.
Bray des cordonniers ; dire Poix.
Brins de pluie ; dire Gouttes de pluie.
Brou de savon, de bière, etc. ; voir Mousse.
Brasser les cartes ; voir Battre les cartes.
Breast-hook (Constr. des navires) ; dire Guirlande.
Briqueleur, celui qui pose la brique ; dire Briqueleur.
Bun ; dire Brioche.
Butin ; dire Linge, Effets.
Bully ; dire Batailleur (vieux), Bravache.
Buberon ; voir Biberon.
Buvard (Papier) ; dire Papier Brouillard.
Caberouet ; voir Haquet.
Cafière ; dire Cafetière.
Cake ; voir Gâteau.
Calumaya ; dire Colin-mayard.
Cambric ; voir Percalle.
Canard ; voir Bouilloire.
Canelle ; voir Bobine.
Canezo ; voir Canezou.
Cangresses ; voir Bottines élastiques.
Can (Sur le) ; voir De champ.
Candy ; dire Candi : Sugar-candy, Sucre candi.
Canistre de homard ; dire Boîte de homard.
Canistre d'huile ; voir Bidon au mot Huilier.
Canthook ; voir Renard.
Cap, coiffure ; dire Casquette.
Cap de fenêtre ; voir Lintean.
Casserolle, partie du poêle ; voir Cendrier.
Casse-glace ; voir Brise-Glace.
Cavereau ou Cavote ; dire Caveau.
Castonade ; dire Cassonade.
Cash ; dire Argent comptant.
Catsup ; dire Sauce de champignons.
Chadron ; dire Chardon.
Challenger ; dire Récuser.
Char de chemin de fer ; voir Vagon.
Charge du juge au jury ; dire Allocution.
Charretier (qui transporte les personnes) ; dire Cocher.
Cheniquer, to sneack ; dire Renoncer, Céder.
Chèquer un compte, etc., dire Contrôler, Vérifier.
Chèquer une valise ; dire Enregistrer, Marquer, Numérotier.
Chèques des bagages ; voir Jetons.
Cheval ; voir Séchoir.
City-Hall ; dire Hôtel-de-ville.
Cleaner (ch. de fer) ; dire Laveur de voitures.
Clairet une maison ; dire Vider une maison.
Clairet un chemin ; dire Livrer un chemin.
Clerc-notaire, etc. ; dire Clerc de notaire, etc., etc.
Clerc de poll, voir Secrétaire d'élection.
Clincher ; dire River.
Coaltar ; dire Goudron de houille.
Coaltarer ; dire Goudronner.
Colle (Bois de) ; dire Bois de rebut.
Coller le bois ; dire Inspecter et Mesurer.
Collet de chemise, voir Col de chemise.
Collet ; voir Faux col.
Commissioned officers ; dire Officiers.
Non Commissioned officers ; dire Sous-Officiers.
Complétion ; dire Achèvement.
Concern ; voir Equipe.
Connexion entre chemins de fer ; dire Correspondance.
Constituants ; voir Commettants, au mot Mandataire.
Contemplation (Entreprise en) ; dire Entreprise projetée.

Contracteur ; dire Entrepreneur.
Cook ; dire Cuisinier.
Cookerie ; dire Cuisine.
Copie (ouvrage imprimé) ; dire Exemplaire.
Coquerelle ; voir Blatte.
Coton de chou ; voir Trognon.
Coton de tabac, etc. ; dire Tige de tabac.
Coton d'une feuille ; dire Nervure.
Coupe (terme de chemin de fer) ; voir Tranchée.
Couvert ; voir Couvercle et Couverture.
Couverte ; voir Couverture.
Couverture de fenêtre ; voir Lintean.
Crab (charp. de navire) ; dire Cabestan volant.
Crampe ; voir Crampon.
Crane ; voir Grue.
Créature ; dire Femme, Personne du sexe.
Crossing (ch. de fer) ; voir Passage à niveau, ou Traversée de voie, à l'article, Ch. de fer.
Croute (bois de sciage) ; dire Dosse.
Culler ; dire Mesureur-Inspecteur. Ne serait-il pas à propos d'adopter le mot Toiseur ?
Dalle ; voir Chêneau.
Dalot ; voir Gouttière, Tuyau de descente.
Débarquer de voiture ; dire Descendre de voiture.
Débiter ; voir Dépecer.
Déboulé ; voir S'ébouler.
Défoncer, v. tr. ; dire Enfoncer.
Démancer (une maison) ; voir Défaire.
Démancer (un membre) ; voir Démètre.
Démence (Maison en) ; dire Maison en ruine.
Derrick ; voir Ecoperche.
Dépot ou Dipot (ch. de fer) ; voir Gare ou Station.
Dinde (Un) ; dire Un dindon.
Directory ou Directoire ; voir Almanach des adresses.
Discount ; dire Escompte.
Doucine à rasoir ; voir Cuir à rasoir.
Draft ; dire Traite.
Draft (constr. des navires) ; dire Plan.
Drafter ; dire Tracer un plan de navire.
Drave ; voir Flottage.
Draver ; voir Flotter.
Draveur ; voir Flotteur.
Dumb-bell ; voir Haltère.
Dummy (Jouer avec un), dire Jouer avec un Mort.
Echappe ; voir Echarde.
Echiffer la laine ; dire Peigner la laine.
Echiffer une étoffe ; voir Effilocheur.
Ecopeau ; dire Copeau.
Emanation d'un bref ; voir Emission.
Embarquer en voiture ; voir Monter en voiture.
Enfarger ; voir Entraver.
Engin (ch. de fer) ; voir Locomotive.
Epingle (pour retenir le linge sur une corde) ; voir Fichoïr.
Eplucher les pommes de terre ; voir Peler.
Etamperches ; voir Ecoperches.
Express d'une ville ; voir Factage.
Fan ; voir Ventilateur.
Fard ; voir Farce.
Ferrée ; voir Bèche.
Filer un protêt, un rapport, etc. ; dire Transmettre, présenter, produire, etc.
Finois ; voir Sainfoin.
Fleur ; voir Farine.
Fonçure d'une charrette ; voir Plancher.
Fonçure d'un carosse ; dire Fond.
Foot ball ; voir Ballon.
Fore-man ; voir Contremaître.
Forsure ; dire Fressure.
For-castle ; dire Gaillard d'avant.
Frathe (prendre la) ; dire Prendre le Frais.
Fredoches ; voir Ecrues.
Free-ticket ; voir Billet gratis.
Fronde ; voir Furoncle ou clou.
Fuseau ; voir Bobine.
First-braker (filature) ; dire Carde briseuse. Second braker ; dire Carde repasseuse.
Finisher ; dire Carde finisseuse. L'ensemble de ces trois cardes se nomme Assortiment.
Fixer une personne ; dire Fixer les yeux sur une personne.
Fun ; dire Plaisir.
Gang de personnes ; dire Bon nombre de personnes.
Gang de scies ; dire Jeu de scies.

Gangway; voir Passerelle, Planche.
Galley (terme de marine); dire Coque-ron.
Garrets; dire Mansardes.
Gaiters; dire Guêtres, Bottines à Guêtres.
Garde-z yeux; voir Ceillère.
Germe de furoncle; voir Bourbillon.
Gigier; dire Gésier.
Gin; dire Genièvre.
Gouleron de bouteille; dire Goulot.
Grain de carabine; voir Cheminée de carabine.
Gratte; voir Houe.
Grocuer, Groceries; dire Epicier, Epicer-ies.
Guipeur; voir Mousoir ou Brassoir, voir aussi Louche.
Habitant, celui qui cultive la terre; dire Cultivateur.
Hand leather; voir Manique.
Hardes faites; dire Hardes.
Harnesses (filatures); dire Lames.
Haridelles de charrette; voir Ridelles.
Hawse pipes; voir Ecubiers.
Hivernement; dire Hivernage.
Hogguer; dire Arquer.
Horound candy; dire Sucre de marrube.
Hors power (machine à battre); dire Moteur.
Hose (pompe à incendie); dire Boyau.
Hose-man; dire Fontainier.
Huile de castor; voir Huile de ricin.
Huile de charbon; voir Huile de pétrole.
Hydrants; voir Bornes-fontaines.
Icité; dire Ici.
Ingénieur (qui dirige l'engin d'une loco-motive, d'un moulin, etc.); dire Ma-chiniste.
Instalments (Payements par); dire Paye-ments à Termes.
Insertion ou Tremén (dentelle); dire Entre-deux.
Introduire une personne à quelqu'un; dire Présenter.
Jam; dire Engorgement, Obstruction.
Jamer; dire S'entasser, se masser.
Job; dire Entreprise ou Tâche selon le cas.
Jib; voir Foc.
Joint-issue; dire Contestation liée.
Kid; voir Chevreau.

(La fin au prochain numéro.)

Le second empire, dit un journal fran-çais, avait le culte de la caducité.

Que ne s'inspirait-il de l'Angleterre, qui lui offrait :

Lord Aberdeen, ambassadeur à Vienne, 29 ans.

Duc d'Argyll, 30 ans, ministre.

Lord Auckland, 26 ans, député; 30 ans, ambassadeur à Paris.

Duc de Buccleugh, 26 ans, ministre.

Lord Canning, 30 ans, ministre.

Castelreagh, 29 ans, ministre.

Lord Derby, 21 ans, ministre.

Fox, 23 ans, lord de l'Amirauté.

Goschen, 34 ans, ministre.

Comte Granville, 22 ans, député.

Marquis d'Hartington, 33 ans, ministre.

Marquis de Lansdowne, 22 ans, mi-nistre.

Comte de Liverpool, de Lonsdale, mar-quis de Londonderry, duc de Newcastle, lord Normamby, Robert Peel, duc de Somerset, lord Stanley, lord Stanhope et grand nombre d'autres occupant les pre-mières charges de l'Etat entre 22 et 35 ans.

La France seule était menée par la par-tie inerte et usée de la nation.

Un joli mot de l'amiral Ribourt :

Cette année, un peu avant la Fête-Dieu, un des collègues de l'amiral, dans un autre ar-rondissement maritime, lui écrivit pour lui deman-der dans quelle tenue il comptait suivre la pro-cession.

— Comme l'année dernière, en grande tenue, répondit l'amiral, je ne sache pas que le bon Dieu soit descendu d'un grade.

Prudence.— Vous ne serez jamais heureux tant que vous continuerez à faire usage de ces panacées universelles qui font toujours du tort à la santé, au lieu d'avoir recours à ces remèdes simples et naturels qui vous rendront la force et la santé et vous épargneront de fortes dé-penses. Toutes les personnes d'expérience vous diront que les Amers de Houblon sont le remède le plus efficace, et vous pouvez en être con-vaincu. Voir l'annonce dans une autre colonne.

L'HOMME

CONTE ARABE

La lionne avait conçu une haine impla-cable pour l'homme qui avait tué son époux; elle éleva son fils bien loin dans le désert, lui soufflant sans cesse le feu de la vengeance. Le lionceau grandit. De-venu fort, il quitta sa mère en lui promet-tant de ne se reposer qu'après avoir fait boire à la terre le sang de l'ennemi.

Il partit et voyagea de longs jours, cherchant sans cesse l'objet de sa haine et de sa colère. Il aperçut un matin dans la mer de sable un énorme animal. Son cou de cygne ondulait, chargé de longues touffes de poils; deux bosses velues cou-vraient son dos. Bien souvent le lionceau avait entendu vanter la force et l'aspect terrible de l'homme. Il pensa donc l'a-voir enfin rencontré. Il bondit et d'une voix irrité :

— Tu dois être l'homme, n'est-il pas vrai ?

Le chameau tourna lentement la tête vers lui, et, d'un ton mélancolique, il sou-pira :

— L'homme, Sidi, est bien différent de moi. Tu me trouves fort, sans doute, et je le suis. Personne ne supporte comme moi la faim et la soif, quand mon pied foule le sable brûlant du désert, personne ne peut me suivre. Eh bien, je suis l'es-clave de l'homme. Je m'agenouille. Il met à contribution toutes mes facultés et pour récompense il me permet de manger quelques chardons.

Après ma mort, il se sert de mon poil pour tisser la tente qui le préserve des vents du désert. Non, Sidi, je ne suis pas l'homme.

Le lion, désappointé, s'éloigna. Plus loin, il vit couché dans une prairie un animal étrange. Des cornes longues et acérées sortaient de son front. A l'approche du lion, il se leva fièrement et l'attendit en frappant la terre de son pied armé d'un double sabot.

— C'est l'homme, pensa aussitôt le lion.

Pour plus de sûreté cependant, il s'a-dressa à l'animal.

— Moi, l'homme ! Ton erreur est grande, ô lion. Je ne suis pas l'instrument de ce maître du monde. Sur mon front, il pose un joug, il me donne même un compa-gnon, ne me trouvant pas assez fort. Après ma mort, il mange ma chair et fait de ma peau des sandales pour protéger la chair trop faible de ses pieds.

Le seigneur à la grosse tête quitta aus-sitôt la prairie et reprit ses recherches. Tout à coup, il entendit frémir le sol dans la plaine, et vit s'avancer, rapide comme l'éclair, un animal superbe d'élégance et de fierté. Une crinière ondoyait sur son cou, soulevée par le vent dans sa course folle; il balayait le sable de sa queue bien fournie.

— Es-tu l'homme ? cria le lion.

Le cheval s'arrêta, les naseaux fumants et d'un air triste :

— Hélas ! non, dit-il : je ne suis que son esclave.

— Vraiment ! tu as cependant une mine bien fière.

— Oui, quand je suis seul. Mais en présence de l'homme, Sidi, ma fierté tombe. Dans ma bouche, pour me gui-der, il met une barre de fer. Il grimpe sur mon dos et je prête à sa lenteur l'aide de mes quatre pieds. L'homme, Sidi, est bien grand et bien puissant et je ne suis rien auprès de lui.

Le lion désappointé se retira dans une forêt.

Il entendit des coups réguliers qui frap-paient un arbre. Il s'approcha. Un être petit, chétif, d'humble apparence tenait une lame de fer emmanchée à un bâton et essayait de fendre un chêne. Le lion lui demanda s'il connaissait l'homme.

— Tu cherches l'homme, dit l'inconnu. Pourquoi faire ? Que lui veux-tu ?

— Il a tué mon père et je veux me ven-ger.

— Allah bénit les bons fils et ce désir l'honore.

Encouragé par cet accueil bienveillant,

le lion raconta son histoire, et demanda à son compagnon de continuer à travailler.

— Mais, j'y pense, dit celui-ci. Tu es fort, n'est-ce pas, moi, je suis faible. Aide-moi à fendre cet arbre.

— Volontiers, dit le lion, fier de dé-ployer sa force.

Et il introduisit ses pattes dans la fente formée par un coin entoncé.

Soudain, d'un coup de hache, l'inconnu fit sauter le coin et les pattes du lion furent prises. Sous cette affreuse étreinte, le roi du désert poussa un rugissement de douleur et retourna la tête pour implorer du secours.

— Eh ! bien, seigneur lion, lui dit l'homme, tu sais maintenant ce que c'est que le fils de la femme.

— Et il fendit la tête du lion, devant qui tout trembla au désert.

ARMED-APRIK.

CHOSSES ET AUTRES

— Il y a 45,000 hommes sous les armes en Grèce.

— Un vaisseau de guerre français le *Clorinde* doit visiter Québec vers le milieu d'octobre prochain.

— La fromagerie de la paroisse de St-David, établie au commencement de juin, est en pleine voie de prospérité.

— Pour les douze mois finissant le 30 juin 1880, on porte à 70,000 le nombre des Canadiens passés aux Etats-Unis par Port Huron seulement.

— La compagnie télégraphique Western Union a retiré un million deux cent mille piastres pour les dépêches fournies à la presse pendant l'année finie le 30 juin dernier.

— Une dépêche de Chicago annonce que Mme Hazzard, de Monticella, a donné le jour à cinq enfants qui semblent ne de-mander qu'à vivre.

Le nombre des langues qui se parlent dans le monde connu est de 2,633, dont 587 en Europe, 396 en Asie, 376 en Afrique, et 1,264 en Amérique.

— On a constaté en Angleterre que les travaux dans les mines de charbon occa-sionnent généralement la mort de huit cents personnes par année.

— Les explorations préliminaires pour le tunnel du St-Laurent sont presque ter-minées; le percement ne sera probable-ment pas commencé avant que la glace soit prise.

— M. MacLeod Stewart, avocat d'Ot-tawa, a reçu \$175,000 venant de capita-listes de Londres, avec instruction d'ache-ter pour cette somme des terres au Nord-Ouest, en prévision, naturellement, de la construction du Pacifique.

— Un homme condamné, à New-York, au pénitencier, sous le pseudonyme de Harry Howard, et qui est mort il y a trois mois, vient d'être découvert pour avoir été le baron Herman Dereffenberg, apparte-nant à une famille riche de la Belgique.

— On est à finir les clochers de la nou-velle église de St-Wenceslas.

Les portes et chassis sont posés, et font honneur à MM. Aubry et McDonald, qui les ont fabriqués.

Cette église sera ouverte au culte vers la Toussaint.

— La compagnie de Jésus vient de perdre un de ses membres les plus distin-gués de la province d'Allemagne. Le R. P. Rohman a été trouvé mort dans un coupé de chemin de fer à la station de Waidbruck en Tyrol. Il a été longtemps père préfet au collège de Kalksburg, et en dernier lieu aumônier des dames du Sacré Cœur au Benneweg, à Vienne.

— Une femme de St-Jean Port Joli, est morte dans les circonstances suivantes : Elle possédait un large baril, dans lequel était du lard salé; en se penchant sur le bord du baril pour en sortir un morceau de lard, elle perdit l'équilibre et tomba

tête première dans le saloir. Malgré les efforts désespérés qu'elle dut faire pour en sortir, elle n'y put parvenir, et, lorsqu'on la découvrit, elle avait cessé de vivre. Il y avait environ sept pouces de saumure au fond du saloir.

— Des femmes de Riverdale étaient al-lées, il y a quelque temps, avec leurs en-fants, dans les bois pour ramasser des glands. Elles se trouvèrent tout à coup en présence d'un ours énorme qui les pour-suivit aussitôt. La bête féroce s'empara bientôt d'un pauvre petit de quatre ans, moins alertes que les autres, Charles Si-mons, fils d'un fermier des environs. Quand on put venir à son secours quel-ques instants après, il était trop tard, l'en-fant était déjà massacré et en partie dé-voré.

— Une indignation générale règne à St-Pétersbourg, à cause d'un incident qui s'est passée pendant l'incendie à la fa-brique de cigares de Schipper. Trois cents femmes et enfants qui travaillaient dans cet établissement furent enfermés dans les salles qui brûlaient, par les surveillants et le propriétaire, de crainte qu'il n'en-le-vassent des provisions de tabac.

Quinze femmes se sont tuées en se précipi-tant du quatrième étage dans la rue; le nombre des blessées et des brûlées par les flammes est très considérable.

La foule, exaspérée, a délivré le reste et a voulu pendre le propriétaire, qui a pris la fuite.

Invention d'un artiste réduit aux derniers expédients.

Il met sur sa porte un petit écriteau où il pro-met des portraits dans ces conditions :

— On garantit une ressemblance cruelle.

* *

M. Prudhomme :

— Le 14 juillet ! grande date ! mossieu ! grande date !

— Je le sais bien.

— Non, vous ne le savez pas comme moi : c'est l'anniversaire de ma naissance !

L'habile ménagère.— La ménagère habile et soigneuse, lorsqu'elle nettoie sa maison le printemps, devrait se rappeler que ceux qui l'habitent lui sont plus chers que la maison même, et que leurs systèmes ont aussi besoin d'être nettoyés, en purifiant leur sang, réglant leur estomac et leurs intestins pour prévenir et guérir les maladies originant de molaria, miasmes du printemps, et elle devrait savoir qu'il n'y a rien qui opérera avec autant de perfection et aussi sûrement que les AMERS DE HOUBLON, le plus pur et le meilleur des re-mèdes. Voir une autre colonne.

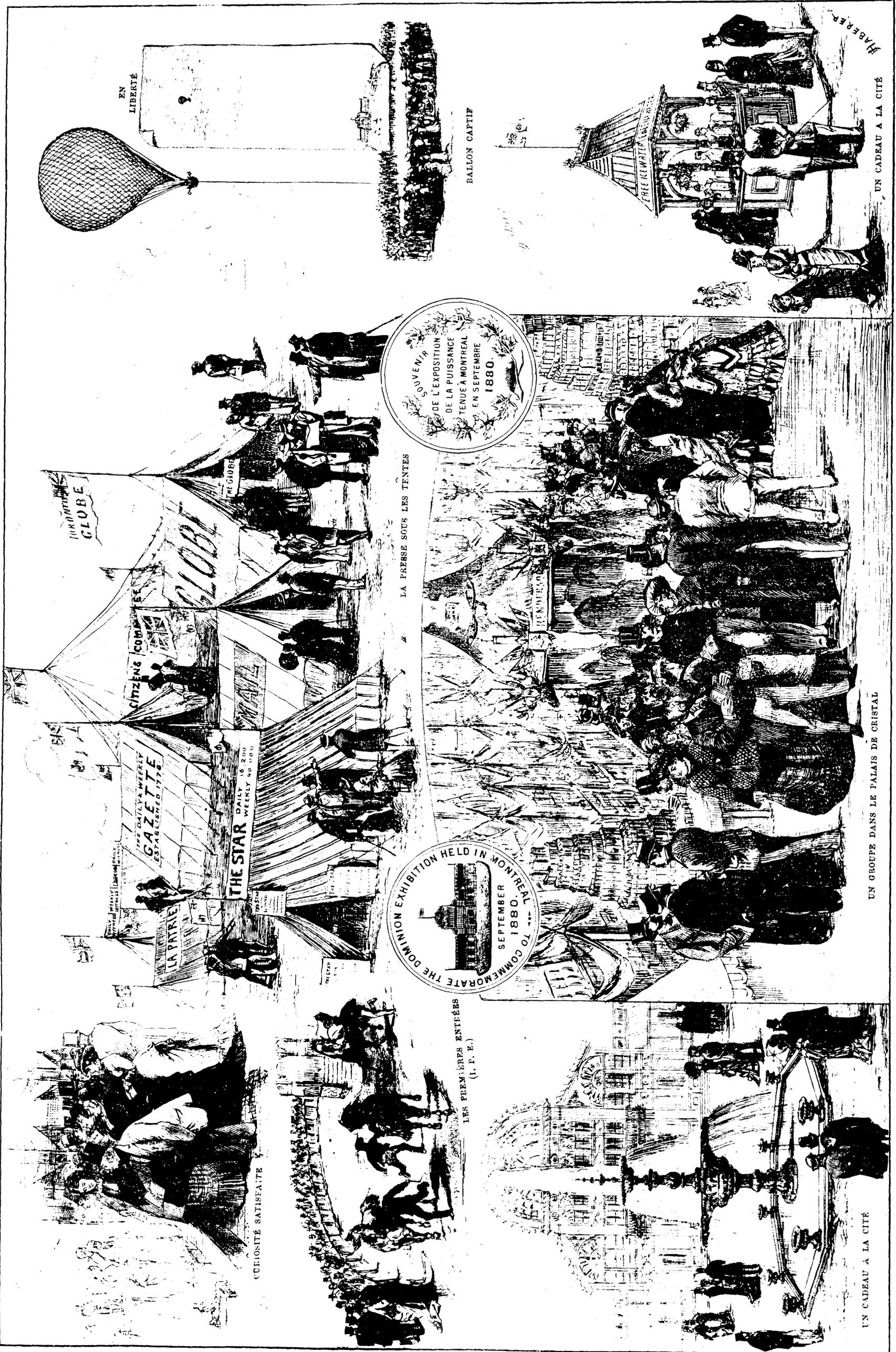
Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un en-fant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inof-fensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger le véritable qui porte le *fac-simile* de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bou-teille. Se méfier des contrefaçons.

TOUX.— Les *Brown Bronchial Troches* sont propres à guérir la TOUX, le MAL DE GORGE, l'ENROUEMENT et les AFFECTIONS DES BRON-CHES. Depuis trente ans que ces TROCHIS-QUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangée au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison cer-taine dans le siècle où nous vivons.

La Gorge.— Les TROCHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES agissent directement sur les organes de la voix. Ils ont un effet extra-ordinaire sur tous les désordres de la Gorge et du Larynx, rétablissant le son de la voix éteinte, soit par le froid ou par épuisement, et la rend claire et distincte. Les *Orateurs* et les *Chan-teurs* reconnaissent l'utilité des TROCHISQUES.

Un RHUME, une TOUX, un CATARHE UN MAL DE GORGE exigent une attention immé-diate, vu qu'en les négligeant on peut devenir pulmonaire à un degré incurable. " LES TRO-CHISQUES DE BROWN POUR LES BRONCHES " vous donneront toujours un soulagement. Dé-fiez-vous des contrefaçons, elles sont très nu-issibles. Les véritables " Brown's Bronchite Troches " se vendent seulement par boîtes.



EN LIBERTÉ

BALLON CAPTIF

UN CADEAU A LA CITÉ

THE GLOBE

CITIZENS COMMISSION

THE DAILY & WEEKLY GAZETTE ESTABLISHED 1778

THE STAR DAILY 16 200 WEEKLY 40 000

CURIOSITÉ SATISFAITE

LA PRESSE SOUS LES TENTES

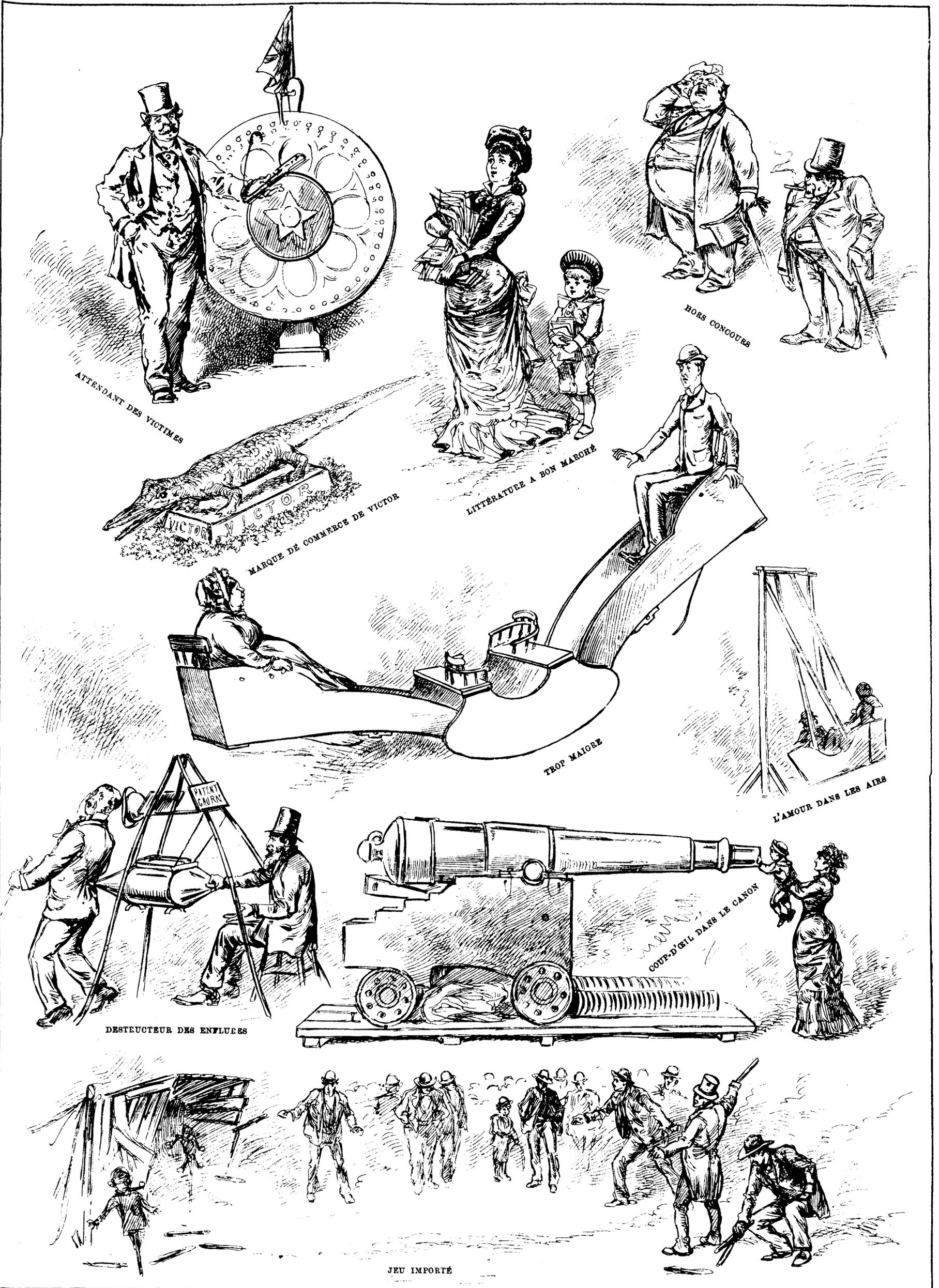
THE DOMINION EXHIBITION HELD IN MONTREAL TO COMMEMORATE SEPTEMBER 1880.

SOUVENIR DE L'EXPOSITION DE LA PUISSANCE TENUE A MONTREAL EN SEPTEMBRE 1880.

UN GROUPE DANS LE PALAIS DE CRISTAL

UN CADEAU A LA CITÉ

EXPOSITION DE LA PUISSANCE, MONTREAL—INCIDENTS SUR LE TERRAIN ET AUX ENVIRONS



ATTENDANT DES VICTIMES

HORS CONCOURS

LITTÉRATURE A BON MARCHÉ

MARQUE DE COMMERCE DE VICTOR

TROP MAIGRE

L'AMOUR DANS LES AIRS

DESTRUCTEUR DES ENFLURES

COUP-D'ŒIL DANS LE CANON

JEU IMPORTÉ

REVERIE D'AUTOMNE

La douce haleine du zéphyre
Qui passe et frémit dans les bois,
Ne seconde plus de sa voix
Les accents plaintifs de ma lyre.

Le bruit caressant des ruisseaux
Qui serpentent dans la verdure,
Ne s'arrête plus au murmure
Du concert des petits oiseaux.

Battant les flancs de la montagne,
Les lourdes ailes d'Aquilon
Planent au-dessus du vallon
Et s'abattent sur la campagne.

Triste avant-coureur de l'hiver,
Aquilon, tu viens, en automne,
Moduler un chant monotone
Roulant toujours sur le même air.

Je n'irai plus, riant bocage,
M'asseoir sous ton feuillage frais ;
Maintenant des ombres cyprès
Je veux aller chercher l'ombrage.

Adieu ! adieu ! été, beaux jours
Qui m'avez éméché de charmes !
C'e n'est pas sans verser des larmes
Que je vous laisse pour toujours.

O temps jaloux de la jeunesse !
Tu finis ; et derrière toi,
Comme à la suite d'un convoi,
Se traîne la pâle vieillesse.

Hélas ! Il nous faut tout quitter :
Un frère, une mère, une amante
Qu'au bord de la fosse croulante
Nous voulons en vain arrêter.

Avec les roses de l'aurore
On voit des lys s'épanouir,
Puis aussitôt s'évanouir
Avec l'aube qui s'évapore :

Ainsi nous voyons des beautés
Pâlir à la fleur de leur âge,
Et, comme un éclair de l'orage,
Se joindre aux célestes clartés.

Mais c'est toi, mort, qui nous rappelles
Que nos jours ne sont ici-bas
Que quelques heures de combats
Dont les palmes sont immortelles.

Quand irai-je, ô mon doux Sauveur !
Désaltérer ma soif ardente
Dans la source vivifiante
De votre divine splendeur ?

Ah ! que ne puis-je, ombres chéries,
M'ensevelir dans vos lincoeurs,
Comme, en ce jour, sur vos cercueils
Je promène mes rêveries !

Chassez, priées des nations,
Vos chimères ambitieuses ;
Dans ces demeures ténébreuses
S'étouffent vos passions.

Les derniers rayons de l'aurore
Se disputent l'aube du jour ;
Et moi, dans ce morne séjour,
Je me promène et rêve encore.

Découvre-toi, brillant soleil,
Viens verser sur ma paupière
Un rayon de la lumière
Que boit ce nuage vermeil.

A.-C.-P. BEAULIEU.

Cacouas, 18 septembre 1880.

LE

PAYS DE L'OR

PAR HENRI CONSCIENCE

XI

LES LETTRES

Le premier qui s'éveilla le lendemain, assez tard dans la matinée, fut Donat Kwik ; mais il eut à peine ouvert les yeux qu'un soupir d'anxiété lui échappa et qu'il rentra sa tête sous la couverture comme s'il avait vu un fantôme.

L'homme à la barbe en désordre et au long couteau passé dans sa ceinture était précisément fixé sur le pauvre garçon, lorsque celui-ci s'éveilla, à moitié étourdi de son lourd sommeil Tremblant et le cœur battant d'effroi, Donat prit secrètement la main de Jean Creps, qui ronflait à côté de lui, le pinça et le secoua si bien, que l'autre se mit à se frotter les yeux en murmurant et regarda avec stupéfaction l'homme gigantesque qui se lavait les mains et qui disait en anglais, en souriant :

Commencé le 19 août 1880. No. 34.

— Bonjour, gentlemen. Avez-vous bien dormi ?

— Passablement, monsieur, répondit Jean Creps, je vous remercie.

— Vous deviez être terriblement fatigués, reprit l'autre en continuant à se laver et à peigner son épaisse barbe. J'ai eu un moment que vous étiez des comédiens en voyage.

Donat avait retiré sa tête de dessous la couverture et regardait l'étranger avec des yeux pleins de méfiance et d'étonnement.

— Des comédiens en voyage ? répéta Creps, qui était descendu de son lit. Nous sommes des chercheurs d'or, comme la majeure partie de la population de San Francisco.

— C'est que, voyez vous, gentleman, ce jeune homme là, qui semble avoir peur de moi, a parlé, soupire, crié et s'est esquivé avec ses bras comme un comédien qui apprend son rôle. J'ai sauté à bas de mon lit pour courir à son secours, car vraiment, je croyais que l'un de vous l'assassinait.

Jean éclata de rire et raconta à l'étranger ce qu'ils avaient vu la veille au soir, et comment on avait terrassé son camarade en le menaçant de couteaux et de revolvers.

— Les gentlemen sont des nouveaux venus en Californie, dit l'autre. Je comprends que vous ayez encore peur du sang ; vous vous y ferez ; mais, en attendant, je vous conseille de parler le moins possible avec des étrangers, d'être toujours très brefs dans vos paroles et même de veiller à vos gestes, enfin de ne vous mêler de rien et de ne vouloir aider personne, vissiez-vous assassiner dix hommes à la fois.

Donat et Roozeman s'étaient levés à leur tour et avaient commencé à s'habiller. Pendant ce temps, Jean continuait à échanger quelques paroles amicales avec l'homme à la grande taille. Il n'était pas si repoussant de figure ni si déguenillé que les Flamands l'avaient cru remarquer à la clarté douteuse de leur chandelle. Au contraire, il avait l'air d'un jeune homme honnête et bien élevé, sa physionomie était noble et respectueuse, son langage était aimable et très choisi. Il se tourna vers Jean et dit :

— Le ciel est bleu, il fera beau aujourd'hui. Le soleil a consulté son calendrier et a vu que c'était dimanche.

— Dimanche ? C'est dimanche, en effet, murmura Donat. Ah ! j'éprouve le besoin de prier un peu. Nous avons, pardieu, bien nos raisons pour cela. Monsieur Creps, demandez donc à ce gentleman où est l'église.

A cette demande, l'étranger répondit en haussant les épaules avec un sourire amer :

— Il n'y a en Californie d'autre Dieu que le dieu de l'or ; ses temples sont les maisons de jeu que vous avez vues ou que vous verrez ; pas d'autre religion que l'adoration de soi-même, la soif de posséder, et l'égoïsme. Cela vous étonne ! Vous deviendrez comme les autres ; alors, alors, vous ne trouverez pas cela beau, mais naturel.

En achevant ces mots, il prit un cigare et l'alluma ; il tendit son étui aux amis, et les força de prendre chacun un cigare, ajoutant que dans tout San Francisco, ils n'en trouveraient pas de si bons ni d'un meilleur arôme. Puis il leur souhaita le bonjour et sortit de la chambre.

Les Flamands se regardèrent, moitié riant, moitié étonnés. Jean et Victor se moquèrent de leur propre inquiétude au sujet de leur compagnon de chambre et surtout de l'agitation qui avait tourmenté le sommeil de Donat. Celui-ci prétendait que ses camarades n'avaient pas été plus à leur aise que lui et qu'ils s'étaient glissés doucement dans leurs lits, ainsi que lui, absolument comme les frères du petit Poucet dans la maison de l'ogre. Ils convinrent tous qu'ils s'étaient trompés et qu'ils s'effrayaient trop légèrement des choses qu'ils voyaient pour la première fois. Tout était bien surprenant et encore incompréhensible pour eux à San Francisco ; mais la première impression les avait trompés, et ce n'était probablement pas si terrible qu'ils le croyaient.

D'ailleurs, ils y étaient maintenant, et il fallait accepter les choses comme elles se présentaient.

Victor rappela qu'on avait fixé ce jour pour écrire aux parents et amis.

Ils descendirent pour déjeuner, se firent donner par le garçon quelques feuilles de papier à lettre et ce qu'il faut pour écrire, et lui demandèrent comment ils pourraient envoyer une lettre de San Francisco en Europe. Il résulta de la réponse qu'un pareil envoi était très difficile : le maître de l'hôtel s'en chargerait volontiers.

Retrés dans leur chambre, les trois amis se mirent à écrire, chacun de son côté. Il n'y avait pas de table. Roozeman et Creps se tenaient debout contre le mur et se servaient d'une tablette en guise de pupitre ; Kwik était assis par terre devant la malle de Victor, sur laquelle il avait placé sa feuille de papier. Hors les murmures de Donat contre les plumes raides de Californie et contre l'encre épaisse de San Francisco, le silence le plus complet régnait dans la chambre.

Il y en avait long à raconter aux parents ; aussi l'ouvrage dura-t-il plus d'une heure. Jean Creps, qui eut fini le premier, ne voulut pas déranger Victor et regarda Donat Kwik en souriant.

Le pauvre garçon suait sang et eau pour nouer ses phrases ensemble, et faisait des lettres grandes comme des dés à coudre ; il se grattait l'oreille, machonnait sa plume et chiffonnait avec dépit les feuilles de papier barbouillées, pour recommencer chaque fois son travail pénible.

— Allons, Victor, finis donc ! dit Creps. Il y a moyen d'écrire un volume sur notre voyage ; mais, dans ce cas, cela durerait jusqu'à demain.

— J'ai fini, répondit Victor. J'ai eu de la peine, Jean, à tourner mes paroles de manière que ma mère ne devine pas quelle misère nous avons soufferte.

— Ainsi, tu n'as parlé ni du calme, ni de la maladie, ni des horribles requins ?

— Si, certes ! mais sans y donner beaucoup d'importance. Voilà, lis ; tu verras si nos lettres s'accordent.

Jean Creps parcourut la lettre de Victor. Lorsqu'il fut à la fin, il hocha la tête en souriant et lut :

“ Pendant ce long et triste voyage, ta chère image s'est toujours trouvée devant mes yeux, bonne mère ; et, à côté de toi, je voyais sans cesse une autre image, un ange qui me souriait et murmurait à mon oreille “ Aie courage, Victor ; ne crains ni souffrances ni dangers ; car “ je ne t'ai pas oublié et ma prière veille sur toi.”

— C'est transparent, Victor, murmura Creps ; il faudrait qu'elles fussent éveillées pour ne pas voir que tout n'est pas aussi souriant que le commencement de ta lettre veut le faire croire.

— Nous ne pouvons cependant pas n'écrire que des mensonges. Une pareille tromperie serait une autre cruauté.

— Soit, Victor ; laisse ta lettre comme elle est. Mais, dis-moi, pourquoi parles-tu ainsi tout au long de Donat Kwik et de son affection pour Anneken, de Natten-Haesdonck ? Tu sembles avoir une intention !

— En effet ; ne comprends-tu pas ? Je vois que le pauvre garçon ne sait pas bien écrire. La sœur de ma mère demeure à Boom, près de Natten-Haesdonck. J'ai l'espoir qu'Anneken apprendra par cette voie que Donat Kwik pense toujours à elle. On ne peut pas savoir : ce que j'écris de lui, lui sera peut-être utile dans l'avenir.

— Bah ! tu prends Donat trop au sérieux ; c'est un bon garçon, je ne le nie pas ; mais qu'il ait la cervelle à l'envers, c'est ce que tu ne peux contester.

Donat parvint enfin à achever sa lettre et s'approcha des deux amis tenant sa feuille de papier en main et murmura d'un ton triomphant :

— Quand le père d'Anneken recevra cette assignation, il croira que je dois être déjà terriblement riche, pour oser écrire ainsi à un garde champêtre.

— Fais voir, dit Jean en lui prenant l'écrit des mains. Ta lettre est passablement longue.

— Je le crois bien ; j'ai sué dessus pendant un quart de jour.

Creps essaya de défricher la lettre et lut à haute voix :

“ Estimable père d'Anneken,

“ Celle-ci est pour vous faire savoir que je suis arrivé en Californie, heureux et en bonne santé, et j'espère de vous la même chose. Dans quelques jours, je vais aux puits d'or, pour en prendre plein un sac à froment, et, si vous voulez garder votre Anneken pour moi jusqu'à mon retour, je vous rendrai aussi riche que l'Escaut est profond à Natten-Haesdonck. Vous savez assez qu'Anneken ne me déteste pas, et que, pauvre enfant ! elle est devenue à moitié folle après que vous m'avez jeté si brutalement à la porte. Vous n'avez pas un grain de compassion, ni de votre enfant ni du malheureux Donat ; mais, si vous osez donner Anneken à un autre pendant que je suis au pays de l'or, je vous ferai destituer de votre charge de garde champêtre, et vous me verrez me marier, à votre grand chagrin, avec la demoiselle du château, que vous pouvez habiter vous-même si vous voulez. C'est à prendre ou à laisser. Pensez-y bien, et faites les compliments aux amis, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

DONAT KWIK,

Chercheur d'or, dans un grand hôtel,
à San Francisco, Californie.”

On rit de bon cœur de cette lettre menaçante, et Roozeman tâcha de faire comprendre au jeune paysan qu'il ferait mieux d'en adoucir un peu les termes. Donat ne voulut pas y changer un mot, et donna pour raison que le garde champêtre de Natten-Haesdonck était un homme opiniâtre, dont personne ne pouvait rien obtenir par la douceur.

Pendant que Jean et Victor cachetaient les lettres et écrivaient l'adresse, Donat Kwik s'écria :

— Ah ça ! messieurs, j'ai quelque chose sur le cœur ; je couche et je mange ici sans m'inquiéter de savoir qui payera. Il n'est pas nécessaire de demander si le compte sera payé et même au poivre d'Espagne. Tout ici coûte les yeux de la tête. Dix francs pour porter une malle cinq minutes ! Dieu sait si l'on ne nous demandera pas cent francs pour les durs morceaux de viande de vache qu'on nous a servis hier sous toutes sortes de noms baroques.

— Ne t'inquiète pas de cela, Donat, dit Jean. Nous payons tout.

— C'est bien, je vous remercie ; mais je ne veux pas être une sangsue. Je chercherai cette après-dinée une autre auberge, et s'il me faut coucher par terre sous une voile, je n'en mourrai pas plus que les autres. Il me semble que l'économie est encore plus nécessaire dans le pays de l'or qu'en Belgique. C'est un simple paysan qui vous le dit, messieurs ; mais je crois que vous ne feriez pas mal non plus de chercher un hôtel plus modeste. Il faut garder une poire pour la soif ; ce serait drôle si vous vous trouviez sans argent à San Francisco. A moins que vous ne vouliez porter les malles des voyageurs sur votre dos !

Les Anversois reconnurent que Donat avait raison, et appelèrent le garçon pour lui demander le montant de leur dépense. Au bout de quelques instants, celui-ci remit à Jean Creps un papier où on lisait en anglais le compte suivant :

Potage julienne, trois portions.....	\$3
Viande de bœuf aux choux rouges, id.....	2
Un gigot de mouton, sauce aux câpres, id..	3
Des côtelettes de veau, id.....	4
Une bouteille de vin.....	5
Logement pour trois personnes à trois dollars.....	9

Total..... \$26

Cala faisait donc un total de 140 francs 40 centimes pour un souper et un coucher. C'était poivré, comme l'avait dit Donat ; mais ce n'était pas mortel ; et Victor et Jean payèrent sans chagrin ni regret chacun la moitié de la somme exigée ; ils résolurent même de passer encore une nuit dans cet hôtel. Il leur restait encore treize cents francs en billets de banque. Ils avaient dormi très mal la nuit et se trouvaient maintenant dans une maison dont les gens étaient honnêtes et polis. Qui sait quelles difficultés et quels désagréments ils rencontreraient dans une autre auberge ? Ils restèrent donc où ils étaient ; ils iraient se promener à leur aise, visiter San Francisco, dîner en ville et même boire une bouteille de vin, pour se donner au moins un peu de bonne vie, après une traversée si longue et si ennuyeuse. Donat devait rester avec eux jusqu'au lendemain, puis on délibérerait mûrement sur ce qu'il y aurait de mieux à faire pour attendre l'arrivée des directeurs de la Californienne sans crainte d'épuiser les ressources.

Ils allumèrent les cigares que l'étranger leur avait donnés, et sortirent le cœur léger et plein de confiance, pour commencer leur promenade.

XII

LA MAISON DE JEU

Les trois Flamands s'étaient proménés et avaient flâné toute la nuit dans les rues de San Francisco, regardant ce qui était nouveau pour eux, s'arrêtant devant les boutiques et les magasins, et causant du spectacle surprenant de cette foule d'hommes étrangers au milieu desquels ils vivaient. Quant à la ville même, elle n'offrait rien de remarquable. Quoique, en ce moment, peut-être plus de cinquante mille hommes de toutes les nations du monde s'y coudoient, San Francisco ne se composait que de maisons en bois à un étage, à côté de quelques tentes et baraques en toile qui s'étendaient comme des faubourgs vers la campagne.

Ce n'était donc que la population qui pouvait être l'objet de la curiosité de Victor et de ses camarades. Comme, dans le courant de la journée, ils n'avaient rien rencontré de menaçant ni de désagréable, ils finirent par conclure qu'ils s'étaient laissés effrayer, comme de vrais enfants, par des choses qui pouvaient se passer partout, et dont, en tout cas, ils ne devaient pas s'inquiéter.

Leur bonne humeur avait cependant une autre cause. Pour fêter leur arrivée à San Francisco comme ils l'avaient décidé, ils étaient entrés dans un certain nombre de cafés, avaient bien mangé et assez bien bu, de sorte que l'effet du vin ou du grog n'était pas étranger à leur joyeuse disposition d'esprit, quoiqu'ils eussent encore toute leur raison et qu'ils y vissent encore très clair.

Le soir, lorsqu'ils voulurent retourner à leur hôtel, ils passèrent devant une maison de jeu qui avait pour enseigne : la Verandah. Une brillante clarté qui se répandait hors de la maison et illuminait la rue éblouit les yeux des trois amis étonnés. Ils voulaient s'arrêter un instant pour jeter un coup d'œil dans la salle ; mais les gens à moitié ivres qui sortaient et entraient les obligèrent à se mettre de côté.

— Et pourquoi n'entrerions-nous pas là dedans ? demanda Jean Creps.

— Oui, pourquoi n'irions-nous pas voir ce qui s'y passe ? ajouta Donat, qui avait vu briller au loin quelque chose comme un tas d'or.

— Une maison de jeu ! murmura Victor hésitant.

— Allons, allons, nous n'avons pas besoin de jouer. Avec un dollar, nous en sommes quittes. Encore une goutte de rhum, la dernière. Nous ne pouvons pas quitter San Francisco sans voir ce que c'est qu'une maison de jeu.

— Surtout, remarqua Donat, que j'ai vu étinceler là-bas, une montagne d'or, de la même espèce que celui que nous allons trouver. Cela donne toujours un avant-goût.

Victor se laissa persuader et suivit ses amis dans la maison de jeu, où heureusement ils trouvèrent dans un coin un banc pour s'asseoir. Lorsqu'ils eurent reçu et payé leur petit verre de rhum, ils promènèrent leurs regards autour d'eux.

Ils étaient dans une grande salle splendidement éclairée, mais si remplie de la fumée du tabac et des vapeurs de l'eau-de-vie, qu'en entrant on était à demi suffoqué, et qu'on sentait ses yeux se mouiller de larmes avant de pouvoir s'habituer à cet air vicié et à cette atmosphère chargée de nuages.

Une population étrange et singulièrement mêlée grouillait dans cette salle. On y voyait bien quelques personnes qui avaient l'air d'honnêtes gens, mais la plus grande partie des habitués se composait de tout ce que la Californie offrait de plus ignoble, de plus sauvage et de plus repoussant. Outre les joueurs, on voyait

s'y promener des hommes à figures suspectes qui avaient probablement tout perdu et passaient toute la soirée dans la maison de jeu pour voir de l'or, et épiaient peut-être l'occasion de s'en procurer d'une manière quelconque.

Il régnait là un murmure assourdissant de voix confuses, de cris de joie et de malédictions, que dominaient parfois les sons retentissants d'une musique entraînante. L'orchestre ne se composait pourtant que d'un seul artiste. Cet homme avait un chalumeau à la bouche, un tambour sur le dos, des cymbales de cuivre à la main et une espèce d'arbre avec des sonnettes sur la tête. Ainsi affublé, il se démenait comme un possédé et faisait plus de bruit que toute une bande de musiciens.

(La suite au prochain numéro.)

UNE BONNE FEMME

Il y avait une fois un homme qui s'appelait Gudbrand ; il vivait dans une ferme isolée et placée sur un coteau lointain ; aussi l'appelaient-on Gudbrand du Coteau.

Maintenant il faut savoir que ce Gudbrand avait une excellente femme, ce qui arrive quelquefois ; mais ce qui est plus rare, c'est que Gudbrand connaissait le prix d'un pareil trésor. Aussi les deux époux vivaient-ils dans une paix profonde, jouissant de leur commun bonheur, sans s'inquiéter ni de la fortune ni des années. Tout ce que faisait Gudbrand, sa femme l'avait pensé et souhaité par avance, si bien que le bonhomme ne pouvait rien toucher, rien changer, rien renouer dans la maison, sans que sa compagne ne le remerciât d'avoir deviné et prévenu un désir.

La vie, du reste, leur était facile : la ferme leur appartenait, ils avaient cent écus dans un tiroir de leur buffet et deux bonnes vaches à l'étable. Rien ne leur manquait ; ils pouvaient vieillir doucement sans craindre la fatigue et la misère, sans avoir besoin de la pitié ni même de l'amitié d'autrui.

Un soir qu'ils causaient ensemble de leurs travaux et de leurs projets, la femme de Gudbrand dit à son mari :

— Cher ami, il me vient une idée : vous devriez prendre une de nos vaches et la mener vendre à la ville ; celle que nous garderons suffira pour nous donner du beurre et du lait. Qu'avons-nous besoin de nous fatiguer pour les autres ! Nous avons de l'argent qui dort dans le tiroir, nous n'avons pas d'enfants, ne voudrait-il pas mieux ménager nos bras qui vieillissent ! Vous aurez toujours de quoi vous occuper au logis : il ne vous manquera jamais de meubles ni d'outils à réparer, et moi je resterai davantage auprès de vous avec ma quenouille et mon fuseau.

Gudbrand trouva que sa femme avait raison, comme toujours ; dès le lendemain, par une belle matinée, il se rendit à la ville avec la vache qu'il voulait vendre. Mais ce n'était pas jour de marché, et il ne trouva pas d'acheteur.

— Très bien ! très bien ! dit Gudbrand ; au pis aller, j'en serai quitte pour reconduire ma vache où je l'ai prise ; j'ai du foin et de la litière pour la bête, et la route n'est pas plus longue en revenant qu'en allant.

Sur quoi il reprit tranquillement le chemin de sa maison.

Au bout de quelques heures, et comme il se sentait un peu fatigué, il rencontra un homme qui menait un cheval à la ville, une bête de forte encolure, toute sellée et toute bridée. " La route est longue et la nuit vient vite, pensa Gudbrand ; à tirer ma vache je n'en finirai pas, et demain il faudra recommencer cette promenade. Voilà un cheval qui ferait mieux mon affaire ; je rentrerai chez moi aussi fier qu'un bailli. Qui serait heureuse de voir son mari passer en triomphe comme un empereur romain ? Ce serait la femme du vieux Gudbrand."

Sur cette réflexion il arrêta le maquignon, et il échangea sa vache contre le cheval.

Une fois monté, il eut quelque regret. Gudbrand était vieux et lourd, le cheval était jeune, vif, ombrageux ; au bout d'une demi-heure, le cavalier marchait à pied, tenant la bride au bras et tirant à grand-peine une bête qui dressait sa tête au vent

ou se cabrait à chaque pierre de la route.

— Mauvaise acquisition, pensait-il, quand il aperçut un paysan qui poussait devant lui un porc gras à lard et dont le ventre touchait à terre.

— Un clou qui est utile vaut mieux qu'un diamant qui brille et ne sert à rien, dit Gudbrand ; ma femme le répète souvent.

Et il changea le cheval contre le porc.

C'était une heureuse idée, mais le bonhomme avait compté sans son hôte. Dom pourceau était las et ne voulait plus bouger. Gudbrand parla, pria, jura ; ce fut en vain. Il tira le porc par le museau, il le poussa par derrière, il le battit de tous côtés, peine perdue. Le cochon resta dans la poussière comme un vaisseau échoué dans la vase. Le fermier se désolait quand passa devant lui un homme menant une chèvre, qui le pis tout gonflé de lait, sautait, courait, cabriolait avec une vivacité qui charmait les yeux,

— Voilà ce qu'il me faut, s'écria Gudbrand ; j'aime mieux cette chèvre, si gaie, si vante, que cet ignoble et stupide animal.

Sur quoi, et sans donner de retour, il changea le porc contre la chèvre.

Tout alla bien pendant une demi-heure. La demoiselle aux longues cornes entraînant Gudbrand, qui riait de ses folies ; mais quand on n'a plus vingt ans, on se lasse vite de grimper sur les rochers ; aussi ; aussi le fermier, rencontrant un berger qui gardait son troupeau, ne se fit-il aucun scrupule de troquer sa chèvre contre une brebis. " J'aurai autant de lait, pensa-t-il et cette bête-là, du moins sera tranquille ; elle ne fatiguera ni ma femme ni moi."

Gudbrand avait bien jugé : rien de plus doux que la brebis. Elle n'avait pas de caprices, elle ne donnait pas de coups de tête, mais elle n'avancait pas et elle bêlait toujours. Séparée de ses sœurs, elle voulait retourner auprès d'elles, et plus Gudbrand la tirait, plus elle gémissait misérablement.

— Au diable la sottise pécore ! s'écria Gudbrand ; elle est aussi têtue et aussi pleurnicheuse que la femme de mon voisin. Qui me délivrera de cette bête bêlante, pleurante, gémissante ? A tout prix je m'en débarrasse.

— Marche fait, si vous voulez, compère, dit un paysan qui passait ; prenez-moi cette oie grasse et de bonne mine, cela vaudra mieux que ce méchant mouton qui va crever dans une heure.

— Soit, dit Gudbrand ; mieux vaut une oie vivante qu'une brebis morte.

Et il emporta l'oie avec lui. Ce n'était pas chose facile : l'oiseau était mauvais compagnon. Inquiet de ne plus se sentir à terre, il se défendait du bec, des pattes et des ailes. Gudbrand fut bientôt las de lutter.

— Pouah ! dit-il, l'oie est une vilaine bête ; ma femme n'en a jamais voulu à la maison.

Sur quoi, à la première ferme où il s'arrêta, il troqua l'oie contre un beau coq, riche en plumage et bien éperonné.

Cette fois il était satisfait ; le coq, il est vrai, criait de temps en temps d'une voix enrouée pour charmer les oreilles délicates ; mais comme on lui avait ficelé les pattes et qu'on le tenait la tête en bas, il finissait par se faire à son sort. Le seul désagrément, c'est que la journée avançait. Gudbrand, parti avant l'aurore, se trouvait le soir à jeun et sans argent. La route était longue encore : le fermier sentait que ses jambes faiblissaient et que son ventre criait famine : il fallait prendre un parti héroïque. Au premier cabaret, Gudbrand vendit son coq pour un écu, et, comme il avait bon appétit, il dépensa jusqu'au dernier sou pour se rassasier.

— Après tout, pensa-t-il, à quoi me servirait un coq quand je serais mort de faim ?

En approchant de la maison, le seigneur du Coteau se mit à réfléchir sur la singulière façon dont il avait tourné son voyage.

Avant d'entrer chez lui, il s'arrêta à la maison du voisin Pierre la Barbe-Grise, comme on le nommait dans le pays.

— Eh bien ! compère, dit Barbe-Grise, comment ont été vos affaires à la ville ?

— Comme ci, comme ça, répondit Gudbrand ; je ne peux pas dire que j'aie été très heureux, je ne peux pas me plaindre non plus.

Et il conta tout ce qui lui était arrivé.

— Voisin, dit Pierre, vous avez fait là de belle besogne ; vous serez joliment reçu par votre ménagère. Que le ciel vous protège ! Pour dix écus je ne voudrais pas être dans vos souliers.

— Bon, dit Gudbrand du Coteau, les choses auraient pu tourner plus mal ; mais à présent je suis tranquille et j'ai l'âme en repos. Que j'aie eu tort ou raison, ma femme est si bonne, qu'elle n'aura pas un mot à dire sur tout ce que j'ai fait.

— Je vous écoute, voisin, et je vous admire ; mais, avec tout le respect que je vous dois, je ne crois pas un mot de ce que vous me dites.

— Voulez-vous parier que j'ai raison, dit Gudbrand du Coteau ? J'ai cent écus dans le tiroir de mon buffet, j'en risque vingt : en faites-vous autant de votre côté ?

— Oui, dit Pierre, et sur l'heure.

Marché conclu, les deux amis entrèrent dans la maison de Gudbrand.

Pierre resta à la porte de la chambre pour écouter les deux époux.

— Bonsoir, ma vieille, dit Gudbrand.

— Bonsoir, répondit la bonne femme ; est-ce vous, mon ami ? Dieu soit béni ! Comment votre journée s'est-elle passée ?

— Ni bien ni mal, dit Gudbrand. Arrivé à la ville, je n'ai trouvé personne à qui vendre notre vache, aussi, l'ai-je changée contre un cheval.

— Contre un cheval ! dit la femme, c'est une bonne idée, je vous en remercie de tout mon cœur ; nous pourrions donc aller en char à l'église, comme tant de gens qui nous regardent de si haut et qui ne valent pas mieux que nous. S'il nous plaît d'avoir un cheval et de le nourrir, nous en avons le droit, je pense ; nous ne demandons rien à personne. Où est le cheval ? il faut le mettre à l'écurie.

Je ne l'ai pas amené jusqu'ici, dit Gudbrand ; chemin faisant, j'ai changé d'avis : j'ai troqué le cheval contre un porc.

— Voyez-vous, dit la femme, c'est juste ce que j'aurais fait à votre place. Cent fois merci. Maintenant, quand mes voisins viendront me voir, j'aurai comme tout le monde, un morceau de jambon à offrir. Qu'avons-nous besoin d'un cheval ? On aurait dit : " Voyez les orgueilleux ; ils regardent comme au-dessous d'eux d'aller à pied à l'église." Il faut mettre le porc sous son toit.

— Je n'ai pas amené le porc, dit Gudbrand ; chemin faisant, je l'ai changé contre une chèvre.

— Bravo ! dit la femme ; que vous êtes un homme sage et entendu ! En y réfléchissant, qu'aurais-je fait d'un cochon ? On nous aurait montré au doigt, on aurait dit : " Voyez-vous, ces gens-là, tout ce qu'ils gagnent ils le mangent." Mais, avec ma chèvre, j'aurai du lait, du fromage, sans parler des chevreaux. Mettez vite la chèvre à l'étable.

— Je n'ai pas amené la chèvre non plus, dit Gudbrand ; chemin faisant je l'ai troquée contre une brebis.

— Je vous reconnais là, s'écria la ménagère ; c'est pour moi que vous avez fait cela. Suis-je d'âge à courir par monts et par vaux après une chèvre ? Mais une brebis me donnera sa laine et son lait. Mettez la brebis à l'étable.

— Je n'ai pas amené la brebis non plus, dit Gudbrand ; chemin faisant je l'ai changée contre une oie...

— Merci, merci de tout mon cœur, dit la bonne femme. Qu'aurais-je fait d'une brebis ? Je n'ai ni rouet ni métier ; c'est une rude besogne que de tisser, et quand on a tissé il faut couper, tailler et coudre ; il est plus simple d'acheter des habits comme nous avons toujours fait ; mais une oie, une oie grasse sans doute, voilà ce que je désirais. J'ai besoin de duvet pour mon édredon, et j'ai depuis longtemps la fantaisie de manger quelque jour une oie rôtie. Il faut enfermer la bête au poulailler.

Je n'ai pas non plus amené l'oie, dit Gudbrand ; chemin faisant je l'ai changée contre un coq.

— Cher ami, dit la bonne femme, vous êtes plus sage que moi. Un coq, c'est admirable ; cela vaut mieux qu'une horloge qu'il faut remonter tous les huit jours. Un coq, cela chante tous les matins à quatre heures et nous dit qu'il est temps de louer Dieu et de travailler. Une oie, qu'en aurions-nous fait ? Je ne sais pas faire de cuisine, et pour mon édredon, Dieu merci ! il ne manquera pas de mousse plus douce que le duvet ; vite le coq au poulailler.

— Je n'ai pas non plus amené le coq, dit Gudbrand ; car, à la tombée du jour, je me suis senti une faim de chasseur, et j'ai été obligé de vendre le coq pour un écu, sans quoi je serais mort de faim.

— Dieu soit loué de vous avoir donné cette bonne idée ! dit la ménagère ; tout ce que vous faites, Gudbrand, est toujours selon mon cœur. Qu'avons-nous besoin d'un coq ? Nous sommes nos maîtres, je crois ; personne n'a d'ordre à nous donner ; nous pouvons rester au lit aussi tard qu'il nous plaît. Vous voilà, mon cher ami, je suis heureuse et n'ai besoin que d'une chose, c'est de vous sentir près de moi.

— Alors Gudbrand ouvrit la porte :

— Eh bien ! voisin Pierre, qu'est-ce que vous dites ? Allez chercher vos vingt écus.

Et il embrassa sa vieille femme sur les deux joues avec autant de plaisir et plus de tendresse que si elle n'avait eu que 20 ans.

L'HISTOIRE DU VOISIN PIERRE QUI VOULAIT COMMANDER AU LOGIS

Pierre la Barbe-Grise ne ressemblait en rien au voisin Gudbrand ; il était roide, impérieux, colère, et n'avait guère plus de patience qu'un chien à qui on arrache un os ou qu'un chat qu'on étrangle. Il eût été insupportable, si le ciel, dans sa miséricorde, ne lui eût donné une femme digne de lui. Elle était volontaire, taquine, hargneuse, acariâtre, toujours prête à se taire quand son mari ne disait rien, et à crier dès qu'il ouvrait la bouche. C'était un grand bonheur pour la Barbe-Grise que de posséder un tel trésor. Sans sa femme, aurait-il jamais su que la patience n'est pas le mérite des sots et que la douceur est la première des vertus ?

Un jour de fenaison, comme il rentrait chez lui après un rude travail de quinze heures, plus furieux que de coutume, demandant sa soupe qui n'était pas prête, jurant, écumant et maudissant les femmes et leur paresse !

— Bon Dieu ! Pierre, vous en parlez à votre aise, lui dit sa femme ; voulez-vous changer de rôle ? Demain je fanerai pour vous ; vous ferez le ménage à ma place. Vous verrez qui des deux aura le plus de peine et s'en tirera le mieux.

— Marché fait, s'écria Pierre ; il faut qu'une fois pour toutes vous sachiez par expérience ce que souffre un pauvre mari ; cela vous apprendra le respect ; c'est une leçon dont vous avez besoin.

Le lendemain, au point du jour, la femme partit, le râteau sur l'épaule, la faucille à côté, heureuse de voir le soleil et chantant à plein gosier comme l'alouette.

Qui fut un peu surpris de se trouver seul au logis ? ce fut Pierre la Barbe-Grise ; mais il n'en voulait pas avoir le démenti. Aussi, se mit-il à battre le beurre comme s'il n'avait fait autre chose de sa vie.

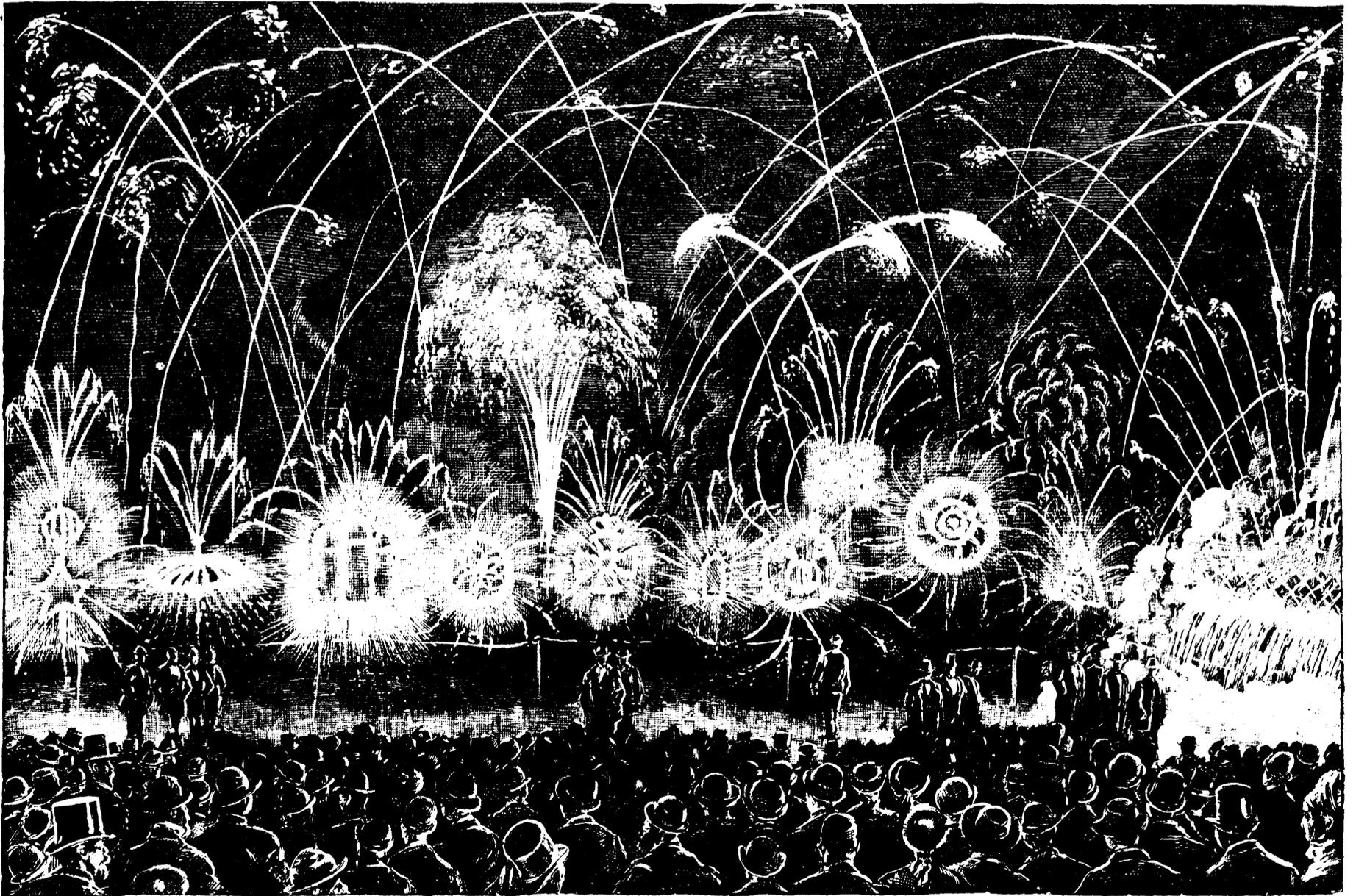
On s'échauffe aisément quand on fait un métier nouveau. Pierre avait le gosier sec, il descendit à la cave pour tirer de la bière au tonneau. Il venait d'enfoncer la bonde et allait y mettre le robinet, quand il entendit un grognement au-dessus de sa tête : c'était le porc qui ravageait la cuisine.

— Mon beurre est perdu ! s'écria la Barbe-Grise.

Et le voilà qui monte l'escalier quatre à quatre, tenant le robinet à la main. Quel spectacle ! la barrette renversée, la crème par terre et le pourceau se vautrant dans les flots de lait.



FEU F. M. DEROME



EXPOSITION DE LA PUISSANCE, MONTRÉAL—FEU D'ARTIFICE SUR LE CHAMP FLETCHER

Un plus sage eût perdu patience. Pierre se jette sur l'animal qui se sauve en grognant. Mal en prit au voleur, car son maître le saisit au passage et lui donna droit sur la tempe un coup de robinet si bien appliqué, qu'il en tomba raide mort sur le coup.

En retirant l'arme toute sanglante, Pierre songea qu'il n'avait pas fermé la bonde et que la bière coulait toujours ; il courut à la cave. Heureusement, la bière ne coulait plus. Il est vrai qu'il n'en restait plus une goutte dans le tonneau.

Il fallait recommencer la besogne et battre du beurre si l'on voulait dîner. Pierre retourna à la laiterie ; il y avait encore assez de crème pour réparer l'accident du matin. Le voilà donc qui bat et bat de plus belle ; tout en battant il songea, mais un peu tard, que la vache était encore à l'étable et qu'on ne lui avait donné ni à boire ni à manger, quoique le soleil fût déjà haut sur l'horizon. Aussitôt le voilà qui veut courir à l'écurie, mais l'expérience l'avait rendu sage :

—J'ai-là, pensa-il, mon petit enfant qui se roule par terre ; si je laisse la barette, le gourmand la renversera ; un malheur est bientôt arrivé.

Sur quoi il mit la barette sur son dos et alla tirer de l'eau pour abreuver la vache.

Le puits était profond, les sceaux n'enfonçaient pas ; Pierre, qui s'impatientait, se pencha sur la corde pour en finir. Paf, voilà le lait qui lui coule sur la tête avant de tomber dans le puits.

—Décidément, dit Pierre, je n'aurai pas de beurre aujourd'hui, songeons à la vache : il est trop tard pour la mener aux champs, mais il y a sur le chaume une belle récolte de foin qu'on n'a pas coupée. Notre bête ne perdra rien à rester au logis.

La vache sortie de l'étable, la faire monter sur le toit n'était pas malaisé ; la maison construite dans un creux était presque au niveau du sol ; une large planche fit l'affaire, et voilà la vache installée commodément dans son pâturage aérien.

Pierre ne pouvait pas rester sur le toit à garder la bête : il fallait faire la soupe et la porter aux faucheurs ; mais c'était un homme prudent et qui ne voulait pas exposer sa vache à se rompre les os, aussi lui attachait-il une corde autour du cou ; cette corde il la fit descendre avec soin par la cheminée de la cuisine ; cela fait, il rentra au logis, et s'attachant la corde autour de la jambe :

—De cette façon, pensa-t-il, je suis bien sûr que l'animal se tiendra tranquille et que rien ne lui arrivera de fâcheux.

Il remplait alors la marmite, y mit un bon morceau de lard, des légumes et de l'eau, la plaça sur des fagots, battit le briquet et souffla le feu, quand tout à coup, patatras, voici la vache qui glisse du toit et qui tire mon homme en haut de la cheminée, la tête en bas, les pieds en l'air. Où serait-il allé ? on n'en sait rien, si son heureuse chance n'eût voulu qu'une grosse barre de fer l'arrêtât au passage. Et les voilà qui pendent tous les deux, la vache en dehors, Pierre en dedans, tous deux entre ciel et terre et poussant des cris affreux.

Par bonheur la ménagère n'était pas plus patiente que son mari. Quand elle eut attendu trois secondes pour voir si on lui apportait la soupe à l'heure voulue, elle courut à la maison comme si elle allait y mettre le feu. A la vue de la vache pendue, elle tira sa faucille et coupa la corde. Ce fut une grande joie pour la pauvre bête qui se retrouva sur le seul plancher qu'elle aime. Ce ne fut pas un hasard moins fortuné pour Pierre qui n'avait pas l'habitude de regarder le ciel les pieds en l'air. Il tomba droit dans la marmite la tête la première. Mais il était dit que tout lui réussirait ce jour-là : le feu n'avait pas pris, l'eau était froide, la marmite hors d'aplomb, si bien que la Barbe-Grise sortit à son honneur de cette épreuve difficile, sans autre accident que le front éraillé, le nez écorché et les deux joues déchirées. Grâce à Dieu, il n'y eut de cassé que le pot-au-feu.

Quand la ménagère entra dans la cui-

sine et qu'elle vit son mari tout penaud et tout sanglant :

—Eh bien ! cria-t-elle en mettant ses deux poings sur les hanches ; qui donc a toujours raison au logis ? J'ai fauché, j'ai fané ; me voilà comme hier, et vous, monsieur le cuisinier, monsieur le berger, monsieur le père de famille, où est le beurre, où est le porc, où est la vache, où est notre dîner ? Si notre enfant n'est pas mort, certes ce n'est pas à vous qu'on le doit. Pauvre petit ! si tu n'avais pas ta mère !

Sur quoi elle se mit à pleurer et à sangloter : elle en avait besoin. La sensibilité n'est-ce pas le triomphe de la femme, et les larmes ne sont-elles pas le triomphe de la sensibilité ?

Pierre reçut l'orage en silence, et fit bien, la résignation convient aux grands cœurs. Mais à quelques jours de là, les voisins s'aperçurent qu'il avait changé la devise de sa maison. Au lieu de deux mains jointes qui portaient un cœur entouré d'un ruban bleu et surmonté d'une flamme éternelle, il avait peint sur le fronton une ruche tout environnée d'abeilles, avec l'inscription suivante gravée en rond :

Les abeilles piquent fort
Les méchantes langues plus encor
Ce fut toute sa vengeance pour ce jour-là, mais le diable n'y perdit rien.

Voilà mon histoire telle qu'on la conte aux veillées d'hiver pour enseigner la sagesse aux jeunes Norvégiennes. Entre la femme de Gudbrand et la femme de Barbe-Grise, c'est à elles de choisir, à leurs risques et périls.

—Le choix est aisé, me dit une aimable voisine qui vient d'être grand-mère ; c'est la femme de Gudbrand qu'il faut imiter par prudence autant que par vertu. Vous autres, hommes, vous êtes plus plaisants que vous ne croyez. Quand votre égoïsme est en jeu, vous aimez la vérité et la justice comme les chauves-souris aiment la lumière. Le bonheur de ces messieurs, c'est de nous pardonner quand ils sont coupables, et de nous offrir généreusement l'oubli, quand ils ont tort. Le plus sage est de les laisser dire et de faire semblant de les croire ; c'est ainsi qu'on apprivoise ces animaux superbes, et qu'on les mène par le bout du nez comme les buffles d'Italie.

—Mais, ma tante, dit une jeune tête blonde, on ne peut toujours se taire ; ne pas céder quand on a raison, c'est un droit.

—Et quand on a tort, ma chère amie, c'est un plaisir de roi. Quelle femme a jamais renoncé à ce privilège royal ? Nous sommes toutes un peu cousines de cette aimable dame qui, à bout d'arguments, caressait son mari d'un regard dédaigneux.

—Monsieur, lui disait-elle, je vous donne ma parole d'honneur que j'ai raison."

Que répondre ? Peut-on donner un démenti à sa femme ? et à quoi sert la force, si elle ne cède pas à la faiblesse. Le pauvre homme baissait la tête et ne disait mot ; mais se taire n'est pas toujours s'avouer vaincu, et le silence n'est pas la paix.

—Madame, dit une jeune mariée, il me semble qu'il n'y a pas à choisir. Quand on aime son mari, tout est facile ; c'est un plaisir de penser et d'agir comme lui.

—Oui, mon enfant, c'est le secret de la comédie ; tout le monde le connaît, mais personne ne s'en sert. Tant que les lueurs de la lune de miel éclairent un nouveau ménage, tout va de soi ; aussi longtemps qu'un mari court au-devant de nos desirs, nous avons la vertu de le laisser faire ; mais plus tard il n'en est plus de même. Comment garder notre empire ? La jeunesse et la beauté passées, l'esprit ne suffit pas, autrement quelle Parisienne ne serait heureuse ? Pour rester maîtresse au logis, il faut la plus divine des vertus, la bonté ; une bonté aveugle, sourde, muette, qui pardonne toujours pour le plaisir de pardonner. Aimer beaucoup, aimer à outrance pour qu'on nous aime un peu, c'est le secret du bonheur pour les femmes, c'est toute la morale de l'histoire de Gudbrand.

EDOUARD LABOULAYE.

Une heureuse découverte

Les cas de longévité sont tellement rares aujourd'hui qu'on les cite comme curiosité. Si en 1877 la moyenne de la vie humaine est de 30, il n'en était pas de même il y a un siècle : les octogénaires étaient encore communs. Que la dégénérescence continue proportionnellement, et en 1977, 25 ans sera un âge très avancé !

Il vient de mourir à Saint-Génin, des suites d'une chute, un vieillard de 106 ans, qui avait conservé jusqu'à sa fin une vivacité, une gaieté extraordinaire. Un médecin de la ville avec qui il était lié, le docteur A. Sordin, vient d'écrire à M. R. Bravais, chimiste à Paris, que depuis plusieurs années, cet homme prenait du Fer Bravais, à qui il devait la force, la vigueur et l'appétit exceptionnels dont il jouissait.

Cet exemple ne doit pas surprendre, car du moment qu'aucun organe essentiel n'est lésé et qu'on rend au sang au fur et à mesure qu'il s'épuise, les principes nutritifs qui lui sont indispensables, il n'y a aucune raison pour que la vie s'arrête de sitôt.

Chacun sait que la pauvreté du sang et tous les troubles qui en résultent, constituent l'état d'anémie. Physiquement les signes caractéristiques de l'anémie sont la pâleur de la face, la décoloration des muqueuses, de la bouche et des paupières, une faiblesse générale, un froid habituel aux pieds et aux mains, une susceptibilité nerveuse exagérée.

A ce moment il est grand temps de rendre au sang épuisé le fer qui lui est nécessaire car ces symptômes sont les avant-coureurs de quelque maladie, dont neuf fois sur dix la termination est fatale.

Si on consulte les bulletins de mortalité, on voit que, de toutes les maladies qui affligent l'espèce humaine, celles qui ont pour cause la faiblesse ou l'appauvrissement du sang font plus de victimes à elles seules que toutes les autres réunies, et la statistique nous prouve que dans les grandes villes, sur un million d'individus des deux sexes, 900,000 sont anémiques à différents degrés.

—Prenez du Fer Bravais, disait un docteur populaire à un de ses clients atteint de phthisie ; il vous octoiera un brevet d'existence que vous pourrez renouveler à volonté... et à bon marché !

(*) On trouve le fer dialysé Bravais dans la plupart des pharmacies de France et de l'étranger, et au dépôt général, à Paris, 13 rue Lafayette. Se défier des imitations et exiger la marque de fabrique et la signature.

Dépôt général pour le Canada : Laviolette et Nelson, à Montréal.

Le Remède du Père Mathieu

Guérit l'intempérance d'une manière prompt et radicale en faisant disparaître complètement chez les victimes de cette funeste passion le désir de boire des liqueurs alcooliques. Cette préparation est tout à la fois un fœticide, un tonique et un astringent ; elle chasse la fièvre qui consume l'intempérant et lui fait éprouver le désir modéré de boire ; elle rend la vigueur à l'estomac et au foie qu'une existence désordonnée paralyse presque toujours, et fortifie en même temps le système nerveux. — Le lendemain d'une orgie, une seule cuillerée à thé de cette préparation fera disparaître toute dépression mentale et physique, et elle guérit aussi toutes sortes de fièvres, la dyspepsie et la torpeur du foie, même lorsque ces maladies proviennent de toute autre cause que l'intempérance. Une brochure donnant de plus amples détails sera expédiée gratuitement sur demande. Prix : 51 la bouteille. En vente chez tous les pharmaciens. Seul agent pour le Canada,

S. LACHANCE, Pharmacien
646, rue Ste-Catherine Montréal.

LES ÉCHECS

MONTRÉAL, 30 septembre 1880.

Pour nouvelles littéraires, s'adresser à Mr le Dr T. LAMOUREUX, 589, rue Ste-Catherine.
Pour problèmes, parties, etc., à Mr O. TRIMPEL, 698, rue St-Boisaventure, Montréal.

SOLUTIONS JUSTES

Problème No. 237.—M. G. A. Boivin, Saint-Hyacinthe ; Trifunovic, Trois-Rivières ; F. Dugas, M. Toupin, N. O. Paquin, Montréal ; Un amateur, Terrebonne ; M. Lalandry, New-York ; L. O. P. Sherbrooke ; V. Gagnon, F. Côté, Z. D. L'Amour, Québec ; Un ami des Échecs, Ottawa ; A. C., Saint-Jean ; N. P., Sorel ; T. Lacasse, Lowell, Mass.

CORRESPONDANCE.

J. W. S., Montréal.—Journaux reçus. Merci.
Chess Monthly.—Nous n'avons pas encore reçu la livraison de septembre. Prière de vouloir bien faire droit à notre demande.

LE DUC DE NIVERNOIS ET LES ÉCHECS

Le duc de Nivernois, lorsqu'il était ambassadeur en Angleterre, alla un jour, accompagné d'un seul valet,

rendre visite à lord Townsend, à Rainham, Norfolk. Un violent orage le surprit en route, et le força de chercher abri dans une ferme qui se trouvait peu éloignée.

Le propriétaire était un pauvre ministre anglican, dont les maigres bénéfices formaient environ un revenu annuel de quatre-vingt louis sterling ; pitance un peu légère pour le soutien d'une femme et de six enfants.

Le digne pasteur accueillit le voyageur avec bienveillance, sans se douter nullement de la position élevée qu'il occupait dans la société ; il s'empressa de ranimer le feu à demi-éteint dans l'âtre, et de tirer de sa garde-robe des vêtements chauds et secs, mais dont le tissu râpé et maintes reprises accusaient les ravages d'une longue usure. Le duc échangea sans se faire prier ses habits tout trempés par la pluie, et prit place près du foyer où pétillait déjà un bon feu.

La conversation allait son train, lorsque le duc, parcourant d'un regard distrait l'intérieur de la maison où le hasard l'avait conduit, aperçut, suspendu au mur, un vieil échiquier.

—Vous jouez donc aux échecs, mon ami ?
—Je joue passablement, répondit le pasteur, mais les amateurs sont rares dans cette partie du pays.

—Eh bien ! je suis votre homme.

—Très-volontiers, et si vous voulez me faire le plaisir de passer la journée dans ma demeure, je tâcherai de vous faire la partie belle.
Prévoyant que la pluie serait de longue durée, le duc, amateur passionné des échecs, accepta la proposition ; nombre de parties furent jouées ; le duc ne fut pas heureux ; il perdit chaque fois contre son habile adversaire ; loin de s'efforcer de ses défaites, il conçut de l'intérêt pour celui qui le malmenait tant à son jeu favori, s'enquit des ressources pécuniaires du pasteur, et après avoir pris note de son adresse, le remercia de son hospitalité, et partit sans avoir décliné ses titres.

Quelques mois s'écoulèrent, et le révérend ministre ne songeait plus à cette aventure ; un soir, un valet de pied frappa à sa porte et lui remit un billet conçu en ces termes :

« Le duc de Nivernois présente ses saluts au Révérend M. —, et, en souvenir de la bonne réception qu'il lui a donnée aux échecs, le prie d'accepter les bénéfices de — s'élevant à la somme de £400 par an, et d'aller vendre prochain chez le duc de Newcastle, pour le remercier de sa bienveillance. »

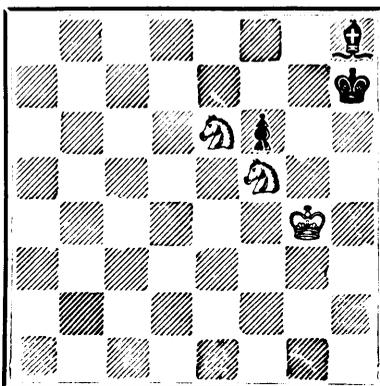
Le révérend ne voulut pas d'abord croire à une fortune aussi subite, redoutant une mystification ; mais il finit par céder aux instances de son épouse, et, tout en tremblant, se rendit chez le duc de Newcastle qui lui confirma la bonne nouvelle.

On peut plutôt s'imaginer que décrire la joie du pasteur.

FIN DE PARTIE No. 9.

Composé par M. B. HORWITZ. (Du Chess Monthly).

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

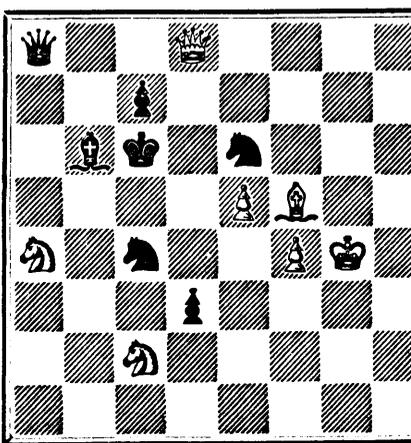
Solution du problème No. 237.

Blancs. Noirs.
1 D pr T, 6 échec 1 R pr D
2 C 3e F D, 6 échec 2 D pr C
3 C 4e F R, mat.

PROBLEME No. 240.

Composé par le Révd M. F.-X. BURQUE, St-Hyacinthe.

NOIRS.



BLANCS.

Les blancs jouent et font mat en 3 coups.

129e PARTIE

Cette jolie partie a été jouée il y a quelque temps à Livourne (Italie), entre Maestro Orsini et un amateur. M. Orsini donna l'avantage de la Tour de la Dame.

Blancs. Noirs.
M. ORSINI. UN AMATEUR.
1 P 4e F R 1 P 4e D
2 C 3e F R 2 C 3e F R
3 P 3e R 3 P 3e R
4 P 3e C D 4 F 2e R
5 F 2e C 5 C 4e T
6 F 2e R 6 F 5e T, 6 échec
7 P 3e C 7 F 2e R
8 C 5e R 8 C 3e F R
9 F 5e T 9 Rognent
10 P 4e C R 10 P 3e C R
11 T 1er C 11 P pr F
12 P pr P, 6 échec 12 R 1er T

Et les Blancs font échec et mat en 3 coups. Nous laissons à nos lecteurs la tâche de trouver ce gentil problème ; c'est une des belles fins de parties modernes.

LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. T., bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS.

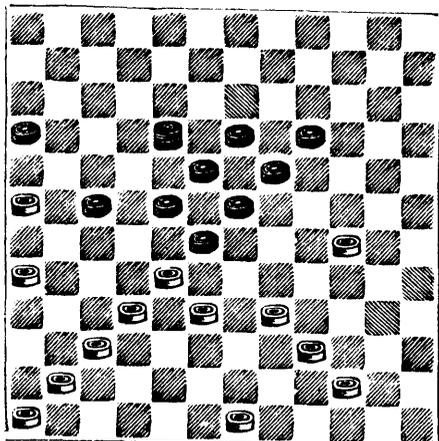
Solutions justes du Problème No. 232

Montréal:—N. Chartier, J.-O. Pément, R.-H. Denis. Québec:—N. Langlois, J. Lemieux, François Bernard, P. L'Heureux. Saint-Hyacinthe:—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot, E. Laplante, Z. Vézina.

PROBLÈME No. 234

Composé par M. J. PLAONOL, France.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 232

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Rows show numbers for pieces 33, 24, 44, 50, 49, 43.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 24 sept. 1880.

Table of market prices for FARINE (wheat flour) and GRAINS (grains) with prices in dollars and cents.

Table of market prices for LAITERIE (dairy products) including butter and cheese.

Table of market prices for VOLAILLES (poultry) including ducks, geese, and chickens.

Table of market prices for LÉGUMES (vegetables) including potatoes, beans, and onions.

Table of market prices for GIBIERS (game birds) including ducks and pigeons.

Table of market prices for VIANDES (meats) including beef, lard, and mutton.

Table of market prices for DIVERS (miscellaneous) including maple syrup, honey, and eggs.

Marché aux Bestiaux

Table of market prices for livestock including beef, sheep, and pigs.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

PROVERBES PROVERBES

Les Amers de Houblon font disparaître les convulsions, l'étourdissement, les palpitations du cœur et l'hyponéurie.

Voulez-vous être forts, heureux et jouir d'une santé florissante, servez-vous des Amers de Houblon.

Aux femmes qui veulent la force, la santé et la beauté, nous conseillons les Amers de Houblon.

Les Amers de Houblon sont un puissant apéritif.

Les membres du clergé, les avocats, les rédacteurs de journaux, les banquiers, les dames, etc., ont tous besoin de prendre chaque jour des Amers de Houblon.

Les Amers de Houblon ont ramené à la santé et arraché au vice de l'intempérance des centaines de victimes.

En vente chez tous les droguistes

On offre \$500 de récompense à toute personne qui citera le nom d'une maladie que les Amers de Houblon n'ont pu guérir.

Les pouvoirs curatifs des Amers de Houblon se font sentir dès la première dose en donnant de nouvelles forces.

Les Amers de Houblon purifient l'haleine, donnent un bel incarnat à la peau et aux joues.

Les Amers de Houblon guérissent radicalement les maladies des reins et toutes affections des voies urinaires.

Quelques doses des Amers de Houblon font disparaître l'acidité de l'estomac, les maux de tête et les étourdissements.

Prenez les Amers de Houblon trois fois par jour, et vous n'aurez pas de compte à payer au médecin.

LA POUDRE ALLEMANDE

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches) Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.

S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

M. E. DUNCAN SNIFFIN est autorisé à signer des contrats pour annoncer dans L'OPINION PUBLIQUE, à nos plus bas prix, à ses Bureaux, NEW-YORK.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centimes. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

CE JOURNAL se trouve sur la liasse, dans le Bureau d'Annonces de MM. GEO. P. ROWELL & CIE., (No. 10, RUE SPRUCE), où les contrats peuvent être passés pour les annonces de NEW-YORK.

20 Cartes-Chromo, joli Bouton de Rose, ou 25 Devises Florales avec nom, 10 cts.—Cie. de Cartes NASSAU Nassau, N.-Y.

FER BRAVAIS. Adopté dans tous les Hôpitaux. (FER DIALYSÉ BRAVAIS) Recommandé par tous les Médecins. Contre ANÉMIE, CHLOROSE, DÉBILITÉ, ÉPUISEMENT, PERTES BLANCHES, etc. Le Fer Bravais (fer liquide en gouttes concentrées) est le seul exempt de tout acide: il n'a ni odeur, ni saveur et ne produit ni constipation, ni diarrhée, ni échauffement, ni fatigue de l'estomac; de plus c'est le seul qui ne noircisse jamais les dents. C'est le plus économique des ferrugineux, puisqu'un flacon dure un mois. Dépôt Général à Paris, 13, r. Lafayette (près l'Opéra) et toutes Pharmacies. Bien se méfier des imitations dangereuses et exiger la marque de fabrique ci-contre. Envoi gratis sur demande affranchie d'une intéressante brochure sur l'Anémie et son traitement. A Montréal: MM LAVIOLETTE & NELSON.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A partir de Mercredi, le 23 JUN 1880, les trains partiront comme suit:

Table of train schedules with columns for departure/arrival times and train types (MIXTE, MALLE, EXPRESS).

(Trains locaux entre Hull et Aylmer.)

Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Sur tous les Trains pour Passager il y a des magnifiques Chars-Palais et des Chars-Dortoirs élégants sur les Trains de Nuit.

Les Trains allant à et venant de Ottawa font rencontre avec les trains allant à et venant de Québec.

Les Trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 p.m.

Tous les trains font leur parcours d'après l'heure de Montréal.

BUREAU GÉNÉRAL, 13 Place d'Armes. BUREAU DES BILLETS, 13 Place d'Armes, 202 Rue St. Jacques, Montréal.

Vis-à-vis l'Hôtel St. Louis, Québec.

L. A. SÉNÉCAL, Surintendant-Général.



CHEMIN DE FER DU PACIFIQUE

Soumissions pour matériel roulant

On demande des soumissions pour la fourniture du matériel roulant, qui doit être livré sur la ligne du chemin de fer du Pacifique, dans le cours des quatre années prochaines. Les entrepreneurs devront s'engager à fournir chaque année:

- 20 locomotives. 16 wagons de première classe, ou wagons-lits, selon que pourra l'exiger le Département. 20 wagons de seconde classe. 3 wagons d'express ou de bagage. 3 wagons de poste et wagons fumoirs. 240 wagons de fret couverts. 100 wagons de fret découverts. 2 charrettes pour le déblayage de la voie. 2 charrettes à neige. 2 charrettes en saillie. 50 wagons d'équipe.

Le tout devra être manufacturé dans la Puissance du Canada et livré sur le parcours du chemin de fer du Pacifique, à Fort William ou dans la province de Manitoba.

En s'adressant au bureau de l'ingénieur en chef, à Ottawa, le ou après le 15ème jour de MARS prochain, on pourra obtenir les dessins, les spécifications ou autres détails.

Le soussigné recevra les soumissions jusqu'à JEUDI le PREMIER jour de JUILLET prochain.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire.

Dép. des chemins de fer et des canaux, Ottawa, 7 février 1880.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par le protestantisme. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché—\$1.00 même par la poste.

S'adresser à LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.



Chemin de Fer du Pacifique Canadien

Soumissions pour matériel roulant

Le temps pour recevoir les soumissions pour fournir le matériel roulant pour le Chemin de Fer du Pacifique Canadien devant être livré durant les quatre prochaines années est de nouveau prolongé jusqu'au PREMIER OCTOBRE prochain.

Par ordre, F. BRAUN, Secrétaire. Dép. des chemins de fer et canaux, Ottawa, 20 juillet 1880.

AVIS! The Scientific Canadian

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes.

TELE QUE HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE. Prix: Seulement \$2.00 par année. LA CIE. DE LITHO. BURLAND, PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland, Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies, convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTRO-TYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces, 41, PARK ROW (bât. des Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE.)